

12828 g 18
LE Ch. 780/64.
DECAMERON ANGLOIS,

OU
RECUEIL

DES PLUS JOLIS CONTES,

Traduits de l'Anglois;
Par MISS MARY WOUTERS.

SECONDE PARTIE.



A LONDRES,

Et se trouve à PARIS,
Chez { la Veuve BALLARD & Fils, Imp.
du Roi, rue des Mathurins.
la Veuve DUCHESNE, Lib. rue
Saint-Jacques,
MÉRIGOT, l'aîné, Lib. vis-à-vis
l'Opéra.
RENAULT, Lib. rue S. Jacques.

M. DCC. LXXXIII.

23

RECORDED

40

RECORDED



T A B L E
D E S M A T I E R E S
D E L A P R E M I E R E P A R T I E.

L 'ESPRIT & la Beauté ; conte allégorique adressé aux Dames.	P. 5
Mémoires d'une Coquette.	18
Généalogie allégorique de l'Absurdité.	40
Relation du contre-temps qu'effuyèrent les Sept Sages de la Grece dans un voyage qu'ils firent dans la Lune.	61
Le Bonnet de Nuit.	75
Histoire de Miss Jonhson, & de George Williams.	93

TABLE DES MATIERES.

DE LA SECONDE PARTIE.

<i>Le Chêne au prodigue.</i>	pag. 1
<i>Les Freres Jumeaux, ou la force de l'éducation.</i>	12
<i>L'Ambition & la Richesse.</i>	47
<i>La Pauvreté.</i>	61
<i>Rosette, ou la Belle Pénitente.</i>	71

Fin de la Table.



LE CHÈNE AU PRODIGUE.

CONTE.

LE jeune Cladio, lorsqu'il perdit son pere, étoit dans cet âge où les passions nous gouvernent, où la jeunesse, entraînée par l'exemple, se plonge aveuglément dans le tourbillon du plaisir & de la dissipation. Quoiqu'il eût hérité d'un bien consi-

A

dérable , ses profusions le réduisirent bien-tôt aux expédiens les plus rui- neux ; les besoins augmenterent à mesure que sa fortune diminuoit ; un jour entre autres , il lui fallut une somme d'argent considérable ; il n'eut d'autre ressource que dans la vente de ses bois ; il ordonna sur-tout d'abattre les plus beaux arbres.

Parmi les victimes destinées au sacri-
fice , il se trouva un *Chêne antique*
& *vénérable* , qui devoit par sa de-
struction , contribuer aux extravagances de son maître.

Le jeune homme le contemplant
d'un air satisfait , en attendant qu'on
lui portât le coup fatal , la hache étoit
levée ; une voix se fait entendre du
fond du tronc , & l'*Hamadryade* qui

l'habite , fait le discours suivant :

« Suspends tes coups un moment ,
 » & prête ton oreille , ô , mon jeune
 » maître , aux plaintes d'un ancien
 » & fidèle serviteur » !

Cladio ordonne aux Ouvriers d'arrêter , & quand tout fut tranquille , la voix continua .

« Ton *trisaïeul* eut à-peu-près ton
 » âge , lorsqu'il me fit planter dans
 » cette même place ; mon destin , je
 » crois , fut d'être utile à sa posté-
 » rité : je suis l'arbre le plus ancien
 » de cette forêt ; ce sont mes pro-
 » ductions qui l'ont peuplée ; j'ai vu
 » naître ces belles allées , ces bos-
 » quets & ces bois touffus , la retraite
 » des oiseaux , dont le chant mélo-
 » dieux attiroit l'attention de tes pré-

» décesseurs. Ne te surprends donc
» pas si j'exige du respect; mes longs
» services ont droit de l'obtenir, &
» si tu le refuses à de si justes titres,
» accorde-le du moins à mes années.
» Je fus chéris par tes *aieux*, & ton
» *pere* marcha sur leurs traces; com-
» bien de fois, hélas! s'est-il reposé
» à la fraîcheur de mon ombre, quand,
» fatigué par la chaleur & l'ardeur du
» soleil, il se couchoit non-chalam-
» ment pour jouir d'un vent frais,
» qui se plaitoit à se jouer parmi mes
» branches; combien de fois, dis-je,
» lui ai-je servi d'asile, pour se ga-
» rantir de l'orage & de la pluie. Tu
» étois son enfant chéri; si le temps
» & les rides que donne la vieillesse
» n'avoit effacé ton nom, tu le trou-
» verois gravé par sa main sur plu-

» sieurs endroits de mon écorce : sou-
 » venir trop cher , hélas ! d'un si bon
 » *pere* qui se fit un plaisir de multi-
 » plier le nom de ce fils si tendrement
 » aimé ».

La voix cessa , tous les yeux se fixerent sur *Cledio* , il voulut parler ; mais elle reprit la parole & dit :

« Si la noblesse donne quelques
 » mérites à un arbre , je peux vanter
 » ma seve aussi noble & aussi an-
 » cienne qu'aucun arbre de la Grande
 » Bretagne ; je sors de la même tige
 » que le fameux *Chêne* où se cacha le
 » Roi *Charles II* , lorsqu'il se déroba
 » aux poursuites de ses ennemis (1) ;

(1) Charles II fut obligé de se cacher pendant toute une nuit , dans le creux d'un chêne , pour échapper aux poursuites de

» & pour célébrer cette fête si chère
 » à notre souvenir, toi & toute ta
 » maison se sont souvent parés de
 » mes feuilles (2). Ne crois pas que

ses ennemis, après la bataille qu'il perdit
 près de *Worchester*, contre l'armée de
Cromwell, le 3 de Septembre 1651.

(2) Tous les ans on célébre une fête
 en Angleterre, en mémoire du Roi Char-
 les II, lorsqu'il eut le bonheur d'échapper
 à ses ennemis après la bataille du 3 Sep-
 tembre 1651. On porte sur le chapeau, ou
 à la boutonniere, une branche de feuilles
 de chêne dorée; ce sont les Royalistes
 qui observent cette cérémonie: Lord D....
 qui a épousé la fille du Duc d'H... & neveu
 du Général B.... si connu par la malheu-
 reuse affaire de Saratoga, est d'une famille
 qui de tout temps a été attachée au parti
 de la Cour: c'est pour arrêter le cours de
 ses folles dépenses, qu'un homme célébre
 inventa ce conte.

» je te rappelle ces faits , pour t'en-
» gager à m'épargner; non , je tom-
» berai sans regrets , si c'est te rendre
» service , si c'est pour réparer l'an-
» cienne demeure de mes maî-
» tres , y remplacer mes ancêtres
» que l'âge accable , & dont les ser-
» vices deviennent inutiles ; ou bien
» si c'est pour fournir des matériaux
» aux charrues de tes fermiers : du
» moins serai-je utile à celui qui me
» possede: mais d'être arraché impi-
» toyablement pour ce vil métal ,
» pour *de l'or* , pour satisfaire peut-
» être à quelque *honnête fripon* , ou
» empêcher les importunités *d'une*
» *femme* qui s'est abandonnée à l'in-
» téret & à la cupidité. Non , je ne
» puis y songer sans fondre en lar-
» mes ; non , c'est plus qu'un *arbre*

» *fier comme moi, ne peut suppor-*
» *ter* ».

Après avoir prononcé ces paro-
les avec force & énergie, elle pris
un ton qui marquoit la douleur.
« Que diroient tes ancêtres, s'ils
» voyoient le dégat que tu fais ici
» aujourd'hui ? Quel plaisir il y avoit
» d'être *arbre* pendant qu'ils vivoient ?
» Les vieux étoient menagés & ca-
» ressés par eux ; nous jouissions du
» bonheur de voir nos rejettons s'é-
» lever autour de nous ; quel sort,
» hélas ! nous attend ; à présent nous
» devons tomber indistinctement ; &
» dans peu les corneilles ne trouve-
» ront plus une branche sur vos terres
» pour s'y reposer. Mais pourquoi
» me plaindre ! tes anciens amis de
» campagne n'ont-ils pas subi le

» même sort ? *Tes fermes, tes fiefs,*
» & *tes seigneuries*, tous t'ont suivis
» à Londres, il nous faut faire le
» même voyage ; les mœurs simples
» de ton digne *pere* ne l'auroient ja-
» mais forcé à des tels expédiens.

» Mais toi, tu veux suivre le ton
» du jour, tu aimes les fêtes, les
» femmes, les jeux & les chevaux,
» il est donc juste qu'on nous sacrifie,
» pour suppléer à tes besoins ; car
» enfin de quelle valeur est un arbre
» tant qu'il est sur pied ? Et quel'im-
» porte *un héritier*, te laisseras-tu dans
» l'embarras, tant qu'il te reste un
» arbre sur tes terres.

» Puisse l'avis *d'un Chêne* faire plus
» d'impression sur ton esprit, que le
» discours éloquent d'un corps ani-
» mé. *Mes freres de Dodone* furent

» souvent consultés. Pourquoi refuse-
» roit - on à un *arbre Anglois* la li-
» berté de parler ? Mais je m'appa-
» çois que mon discours t'ennuie ,
» prête - moi cependant encore ton
» oreille pour un moment , puisque
» tu veux que je périsse : la seule
» grace que je te demande pour moi
» & mes amis , c'est de nous envoyer
» à *Plymouth* aux chantiers de *Sa*
» *Majesté* ; le vaisseau auquel je serai
» destiné , pourra m'employer avec
» confiance , je résisterai aux flots &
» à l'ennemi , & si je tombe pour le
» service de ma patrie , je tomberai
» avec gloire : puisses - tu ne jamais
» regretter d'avoir négligé mes avis ».

La voix cesse ; le tronc & les bran-
ches , en signe d'applaudissement ,
font le même bruit qu'un arbre agité
par les vents.

Clodio avoit écouté le discours avec la plus grande tranquillité, il ordonna de même aux Ouvriers de continuer; & le respectable *Chêne* tomba sous le coup fatal de la hache, sans donner le moindre regret *au Prodigue* qui continua ses folles dépenses, & acheva bien-tôt sa ruine.



LES
FRERES JUMEAUX,
OU
LA FORCE DE L'ÉDUCATION.
CONTE MORAL.

APRÈS un mois de veuvage, *Amanda* mit au jour *Pharamond* & *Dorilas*, les héros de cette histoire. Leurs inclinations paroisoient être les mêmes pendant leur enfance ; tous deux nés de parens vertueux, ils sembloient avoir hérité en naissant des bonnes qualités de ce couple respectable ; *Amanda* suivit de près son époux *Lucillo*.

Après la mort de leur mère, on donna aux deux Frères des Gouverneurs, dont les principes étoient entièrement

tierement opposés ; *Selfonius* présida à l'éducation de *Pharamond*, & *Benvolio* à celle de *Dorilas*. Leurs noms annonçoient leurs caractères.

Selfonius répéta sans cesse à *Pharamond* : « L'intention de la nature » est que vous soyez heureux ; vous » n'y parviendrez qu'en rapportant » tout à vous ; je ne vous conseille » pas de maltraiter votre voisin , » parce qu'on vous puniroit, mais » seulement de préférer votre bon- » heur , sans vous embarrasser de ce- » lui des autres. Dans toutes vos » actions ne consultez que votre fa- » tisfaction ».

Les préceptes de *Benvoglio* bien différens de ceux - ci , accoutumoit de bonne heure son pupille , aux pratiques de la vertu. « Mon ami ,

» mon enfant, mon cher compagnon,
» disoit-il à *Dorilas*, la nature en
» vous plaçant parmi les hommes,
» ne vous a-t-elle pas destiné à vivre
» avec eux. Les organés dont elle
» vous a doué, ne sont-ils pas une
» preuve que vous êtes né pour la
» société? Puisque vous attendez vos
» secours des hommes, ne leur refu-
» sez pas les vôtres. Si vous préten-
» dez de connoître la douceur de la
» vertu, le contentement qu'on
» goûte dans les plaisirs de l'ame,
» traitez les autres avec cette indul-
» gence, dont vous aurez souvent
» besoin vous-même. N'espérez pas
» d'être parfaitement heureux; peut-
» être ne le serez-vous jamais; mais
» cependant ne négligez pas les oc-
» casions de faire le bien: l'homme
» qui s'en occupe, n'a pas vécu en

» vain. Tels malheurs qui nous ac-
» cablent, lorsqu'on peut être utile
» à l'humanité, on ne doit pas se
» plaindre de son sort ».

La conduite des deux Freres ré-
pondit bien - tôt à l'éducation qu'ils
avoient reçus; lorsqu'il s'agissoit d'une
action généreuse, *Dorilas* n'hésitoit ja-
mais de sacrifier, même ses plaisirs; la
vertu n'est jamais plus aimable, que
lorsqu'elle est mise en pratique; en
peu de temps *Dorilas* y prit tant
de goût, qu'il faisoit de bonne grace
ce que d'autres à son âge ne font sou-
vent que par contrainte.

Pharamond, bien différent de son
Frere, donna dans toutes les occa-
sions les plus grandes preuves d'un
honteux égoïsme; sans être méchant,
il n'auroit cependant pas fait le plus

léger sacrifice, pour obliger un ami dans la détresse ; la privation d'un bijou étoit un supplice insupportable, il donnoit tout à ses fantaisies, & rien aux malheureux.

Peut - on croire raisonnablement qu'un tel caractere dût s'occuper de l'amitié ? *Pharamond* cependant y avoit des prétentions, non pas par goût, ni pour un sentiment qui épure l'ame, mais parce qu'il espéroit d'y trouver des avantages utiles à ses plaisirs.

Un matin qu'il étoit seul dans son cabinet, tout préoccupé des devoirs que renferme une vertu aussi noble, on lui annonce un ancien & respectable ami de son pere. « Je viens, » lui dit-il en rougissant, vous prier « de me rendre un service ; vous

» êtes ami du Ministre , une charge
» très-lucrative , & qui m'assure une
» subsistance honnête pour le reste de
» mes jours , vient de vaquer ; il dé-
» pend de vous de me la faire accor-
» der , il n'y a point de temps à per-
» dre ; plusieurs personnes très-pro-
» tégées , sollicitent la même grace ,
» mais je ne doute pas que votre re-
» commandation ne l'emporte .

Notre Egoïste avoit en tout temps fait des offres de service à l'ami de son pere ; il s'étoit plaint même que l'occasion ne se fût pas encore offerte de lui témoigner la sincérité de ses sentimens ; il l'avoit assuré plusieurs fois , que son plus grand desir étoit d'obtenir la continuation de son attachement à leur nom , & d'honorer par le sien la mémoire de son pere .

Sergius ne douta point que *Pharamond*, après tant de démonstrations, ne le servît avec empressement; mais des affaires l'empêchoient de sortir. Il ne pouvoit pas disposer de son temps dans ce moment. Le livre qu'il lisoit n'étoit pas à lui, il avoit promis de le rendre dans une heure; mais il assura *Sergius*, qu'il lui consacreroit toute son après-dîné, & qu'il ne doutoit pas du succès de sa démarche.

Le pauvre suppliant mortifié, confondu, fut au moment d'interrompre son protecteur & de lui demander s'il n'y avoit pas plus de mérite de saisir l'instant où l'on peut faire le bien, qu'à lire un livre tel avantageux qu'il puisse être au cœur & à l'esprit. Mais l'humble *Sergius*, pénétré de sa dépendance, n'osa repliquer

il se retira avec soumission, le cœur pressé par la crainte, les regrets & l'espoir.

Cependant *Pharamond* se ressouvint de sa promesse, il passa le soir chez le Ministre, lui demanda la charge, mais celui - ci en avait disposé; deux heures plutôt, sa recommandation l'eût emporté; la lecture d'un livre priva un honnête homme d'un bonheur, que tout autre qu'un *Egoïste* auroit partagé.

Pharamond avoit de l'esprit; mais c'étoit celui de la satyre; ses épigrammes étoient âcres, séveres, offensantes, & attaquoient toujours ses meilleurs amis: le plaisir de dire un bon mot, le consoloit de la perte de l'amitié.

Dans le temps qu'il jouissoit le plus de ses victoires , qu'il faisoit du mal à ses amis comme à ses ennemis, importun à lui - même , il l'étoit à ceux qui l'entouroient, exigeant avec tout le monde ; jamais ses amis ne pouvoient le satisfaire, soit qu'il en obtînt des services, ou que la nécessité les forçât de les lui refuser , il s'en plaignoit également , & se faisoit accorder à force d'importunité , ce qu'il n'auroit pas obtenu avec justice ; sa reconnoissance n'existoit qu'en expressions , personne ne mettoit plus d'énergie dans ses termes , mais dans l'instant même il oublioit ce qu'il avoit dit : doit-on s'en étonner ? Le cœur n'y étoit pour rien.

Lorsqu'on lui reprochoit son peu d'empressement à servir les autres , il

avoit toujours quelques prétextes pour s'en excuser, & des promesses toutes prêtes pour continuer d'en imposer, en un mot pourachever ce caractère odieux, les mots sacrés de *vertu, d'humanité & de bienfaisance*, étoient continuellement dans sa bouche : mais l'intérêt, le sordide intérêt, trouva seul un passage dans son cœur.

Dorilas, son frere, étoit bien différent de *Pharamond* ! Le bon, le vertueux *Dorilas* auroit préféré d'habiter la campagne, d'y goûter en repos le bonheur de son existence, si la campagne lui eût offert autant d'occasions que la ville pour être utile à la société.

Au milieu de la simple nature, peu de gens eussent partagé son

bonheur , il ne s'étendoit gueres au-delà du petit cercle qui l'entouroit.

Il connoissoit les hommes , les aimoit , mais plaignoit leur aveuglement. L'espece humaine n'a jamais plus besoin de bons exemples & de secours , que lorsqu'elle est rassemblée en grand nombre ; la nécessité , les erreurs , les défauts & les vices habitent ensemble les grandes villes. *Dorilas* n'ignoroit pas que les consolations qu'accordent la bienfaisance , y deviennent plus nécessaires que dans la retraite. Il se décida enfin à quitter la campagne ; mais en fixant sa demeure à Londres , il évita de se mêler parmi la multitude , la corruption & ses suites pernicieuses allarmoient trop sa vertu ; il y vécut en philosophe : quelques amis

sûrs, dont les goûts & les sentimens s'accordoient avec les siens, vinrent partager une retraite qu'il avoit choisie dans les environs de la Capitale, & bannirent par leur compagnie l'ennui d'une vie trop sédentaire.

Il eut le bonheur d'obliger chacun de ses amis; mais ce qui fut plus satisfaisant encore, aucun ne l'en aimait moins; circonstance d'autant plus remarquable qu'elle est rare. Plus on lui procura d'occasions d'exercer sa bienfaisance, & plus son attachement redoublloit; cela n'est pas étonnant dans une ame comme la fienne.

Jamais *Dorilas* n'étoit affecté dans ses manieres; chez lui, heureux de voir ses amis contens, il jouissoit de leur satisfaction; on n'y disputoit

pas sur les argumens obscurs de la Métaphysique qui ne font qu'embarrasser, & flatter la vanité de celui qui croit persuader son antagoniste ; on ne s'occupoit chez lui que des moyens qui pouvoient le plus aisément contribuer au bonheur de l'humanité.

On ne s'entretenoit que de la conduite que doit se prescrire un homme dans la médiocrité, pour se réserver les moyens d'exercer la bienfaisance ; toutes ces sublimes conversations étoient souvent interrompues ou terminées par les larmes de la *sensibilité* ; c'est alors qu'on cherchoit à développer les différens ressorts du cœur humain , non pas d'après celui des autres hommes , c'est l'étude de la vanité , mais d'après les sensations qu'on éprouvoit soi-même.

Quelqu'agréable

Quelqu'agréable que fût la retraite de *Dorilas*, il ne manquoit jamais de s'en absenter, quand l'occasion se présentoit d'être utile ailleurs. Pour celui qui s'occupe du bien, cette occasion se présente souvent; la bienfaissance étoit sa récompense, & jamais l'ingratitude ne l'empêcha de l'exercer.

« Heureux l'homme, disoit-il souvent, dont le pouvoir s'étend à faire une multitude d'ingrats; qu'importe à son bonheur, si on lui refuse les douces sensations de la reconnaissance; ne lui suffit-il pas d'avoir les moyens de rendre ses semblables heureux »?

Un jour *Dorilas* alla voir *Theodora*, l'aimable, la vertueuse *Theodora*, dans l'amitié & l'estime de laquelle il pla-

çoit une grande partie de son bonheur. Elle lui parla d'une jeune personne, qui depuis quelques jours étoit arrivée avec sa mere à Londres , elle s'intéressoit vivement à toutes les deux.

« *Flavella* , lui dit-elle , réunit à toutes les graces de son sexe , les talens qui l'ornent , & les vertus qui le rendent encore plus intéressant ; son ame est noble & pure ; son cœur est généreux & tendre , en un mot , *Flavella* possede tous les charmes de son sexe , mais aussi toutes les infortunes. En vain les persécutions se sont accumulées pour banir de son cœur une passion , la source de son malheur ; elles n'ont pu encore ébranler sa constance , le temps & l'absence

» n'ont aucun pouvoir sur une ame
 » comme la sienne. Quinze mois se
 » sont écoulés , sans qu'elle ait reçu
 » des nouvelles de son cher *Meni-*
 » *clés* , elle ignore s'il existe. Mais ce
 » que la persécution , le temps ni
 » l'absence n'ont pu produire , un
 » homme aimable & vertueux ne
 » peut-il pas l'entreprendre ? O *Do-*
 » *rilas* ! si vous la connoissez ! *Fla-*
 » *vella* , j'en suis sûr , peut faire votre
 » bonheur ; vous feriez le sien ; des
 » cœurs comme les vôtres sont for-
 » més l'un pour l'autre ; ils sont for-
 » més pour donner au monde le plus
 » rare exemple d'une félicité par-
 » faite ».

Dorilas écoutoit avec attention
 Theodora , il sentit dans son cœur des
 mouyemens , inconnus jusqu'alors ,

qui lui firent désirer de connoître *Flavella*; il les communiqua à son amie, & *Theodora* lui promit de le présenter le lendemain chez la mère de cette aimable fille. *Dorilas* en attendit le moment avec une impatience dont lui-même fut étonné; il fut présenté à *Euphante*, mère de *Flavella*, & cette jeune personne ne tarda pas à paroître. Il ne put la voir sans émotion, mais après un quart-d'heure d'entretien, l'esprit de *Flavella* subjugua tout-à-fait son cœur. *Dorilas* qui ne prenoit jamais pour guide que la franchise, n'hésita pas à lui communiquer l'impression qu'elle venait de faire sur lui.

Son agitation, l'embarras qui rengnoit dans toutes ses expressions, le tremblement qui le saisit en prenant

une des belles mains de *Flavella* ; prouva trop bien la sincérité d'un aveu aussi prompt qn'inattendu. Elle partagea son trouble ; & quoique ses réponses ne laissent aucun espoir , elles étoient cependant prononcées avec tant de bonté & de douceur , qu'elles consolerent en partie le tendre *Dorilas* du malheur de perdre toute espérance de l'attendrir un jour.

« Je vous estime , *Dorilas* , lui dit-elle , & je vous connoissois déjà par la réputation de vos vertus. Soyons amis , c'est le seul sentiment que je puisse vous accorder : votre franchise excite la mienne ; j'aime *Menicles* ; lui seul possede à jamais mon cœur , & il y regnera toujours. Je n'ai pas l'esprit de m'unir à lui ; son pere ne s'est

» guerès occupé à lui assurer des
» biens qu'il exige dans celle à qui
» il donnera son fils. *Meniclé*s est
» pauvre ; je le suis aussi : mais si la
» fortune lui a refusé les faveurs qu'on
» estime uniquement , elle n'a pu le
» dépouiller d'un trésor mille fois
» plus précieux à mes yeux. La pos-
» session d'un cœur noble & généreux,
» malgré les obstacles qui s'opposent
» à notre union, malgré les sollicita-
» tions de son pere à former des liens
» plus fortunés , *Meniclé*s les a refu-
» sés , dans la crainte de m'affliger ;
» il a même quitté sa patrie pour se
» soustraire à la persécution de sa fa-
» mille : voilà , *Dorilas* , ce que *Me-*
» *niclé*s a fait pour moi ; dois-je , ou
» puis-je l'oublier ? L'oublier ! non ,
» *Dorilas* , je ne puis , ni ne veux le

» tenter ; j'en appelle à vous , dont
» le cœur est formé par la main de
» l'honneur & par la justice. Puis-je
» oublier un homme qui mérite le
» plus tendre souvenir ? Ne serois-je
» pas coupable de la plus noire in-
» gratitude ? Je suis malheureuse , je
» le serai toujours ; *Flavella* sans es-
» poir de posséder *Méniclés* , n'accor-
» dera cependant jamais sa main à
» un autre époux ».

Ces sentimens n'étonnerent pas *Dorilas* , ils s'accordoient trop bien avec sa délicatesse : malheur à ceux où la vertu & la magnanimité n'ex-
citent que la surprise ! Sa passion en
prit de nouvelles forces , mais elle lui
inspira un désintéressement qui n'ap-
partient qu'aux ames élevées par la
vertu.

Dorilas lui repliqua: « quoique je
» sente tout le prix de votre amitié,
» je ne puis cependant pas vous
» promettre d'y borner mes senti-
» mens pour vous; puis-je me flat-
» ter, *Flavella*, que si je ne puis
» vaincre ma passion, vous ne me
» refuserez pas votre estime? — Pou-
» vez-vous en douter? — Me pardon-
» nerez-vous si je mets cette pro-
» messe à l'épreuve? — Quelles se-
» ront ces épreuves, Monsieur? — Je
» ne m'explique pas, Madame, mais
» rappellez-vous que vous me per-
» mettez d'être votre ami; ce titre
» me donne des droits que vous ne
» pouvez pas me refuser. — Je vous
» promets que vous pourrez les faire
» valoir. — *Flavella*, je vous rap-
» pellerai un jour cette promesse,

» ne l'oubliez pas, à moins que vous
» ne veuilliez me reduire au plus
» affreux désespoir».

Il la quitta sans attendre sa réponse; *Dorilas* retourna chez lui, travailla sur le champ à convertir une partie de son bien en argent comptant, & peu de temps après en fit parvenir le montant à *Flavella* avec le billet suivant.

« Contribuer au bonheur d'un ami, est un droit que je réclame auprès de vous, Madame. Vous l'avez permis; si votre amitié est sincère, elle sera supérieure aux préjugés; daignez, chère & trop aimable *Flavella*, accepter les services d'un ami. Vous ne pouvez, ni ne devez jamais faire mon bonheur, accordez-moi la satisfaction

» de m'occuper du vôtre , mes jours
 » ne s'écouleront pas dans les regrets
 » si vous êtes heureuse.

» Je crois *Meniclus* trop vertueux
 » pour rougir des bienfaits d'un rival ,
 » puissiez - vous être heureuse ! puis-
 » fiez - vous être unie avec le fortuné
 » *Meniclus* ! Adieu , *Flavella* , adieu
 » pour toujours ». **DORILAS.**

Après la lecture du billet , le cœur
 de *Flavella* fut plus pénétré que ja-
 mais d'estime pour le généreux *Da-
 rilas* : elle lui répondit dans les termes
 suivans.

« J'accepte vos bienfaits comme
 » la marque de la plus parfaite ami-
 » tié. Jugez d'après cela de l'estime
 » que vous m'inspirez , ma recon-

» noissance égale votre procédé ;
» *Menicles* sera heureux ; s'il a des
» enfans , notre premier soin sera de
» leur faire prononcer le nom de leur
» bienfaiteur , avec celui de leurs
» fortunés parens. *Dorilas* , avec
» tant de vertus , peut-il jamais être
» malheureux ? Ah *Dorilas* ! vous
» faites envier votre sort par ceux
» mêmes qui se croient peut - être
» plus heureux que vous.

» Un bienfaiteur délicat craint
» l'effusion d'une trop vive recon-
» noissance ; je sens que mon cœur
» s'abandonneroit entierement à la
» fienne ; je renonce pour vous obéir
» au desir que j'ai de vous voir avant
» mon départ. Puisse le Ciel récom-
» penser tant de noblesse & de ver-
» tus. Adieu ». **F L A V E L L A.**

Dorilas parloit souvent avec *Theodora* de sa charmante *Flavella*; elle lui apprit que *Meniclés*, au bout de quelque temps, étoit revenu en Angleterre, & qu'ils s'étoient unis.

Deux années se passèrent, & toujours il en parloit; mais l'empire qu'a voit exercé *Flavella* sur un cœur aussi sensible finit enfin, & il fut subjugué par un autre objet.

Sophie, parente de *Theodora*, avoit perdu sa mère, elle vint demeurer avec elle; les charmes & les aimables qualités de la belle *Sophie* enflammerent de nouveau le cœur de *Dorilas*; il la voyoit souvent, mais il en reçut une impression moins subite que celle qu'il avoit ressentie pour *Flavella*;

yella ; mais ellé n'en étoit pas moins tendre ; *Sophie* à son âge n'en avoit pas toute la fraîcheur, son teint avoit perdu de son éclat, les graces de sa figure étoient altérées, ses yeux paraisoient ternis ; mais que d'attrait cet état de langueur montra à *Dorilas*, lorsqu'il apprit de *Theodora* que l'éclipse prématurée des charmes de cette aimable fille, étoit la suite des tendres soins qu'elle avoit donné à la longue maladie d'une mere qu'elle adoroit.

Le cœur de *Dorilas* se livra tout entier, & dans le même instant il pénétra celui de *Sophie*, il y trouva le germe de toutes les vertus qui contribuent au bonheur d'une ame comme la sienne ; *Sophie* depuis ce mo-

ment, triompha de *Dorilas*, mais il
avoit un rival à combattre.

Cladio, jeune, aimable, d'un rang
distingué & possédant une fortune
considérable, aimoit *Sophie*, ou plu-
tôt croyoit l'aimer; un cœur comme
celui de *Cladio* ne connoît que le nom
de l'amour. Ce rival ne possédoit que
les graces du maintien, sans l'agrément
du caractere. *Sophie*, habituée
à le voir, s'imaginoit l'aimer; elle
s'en expliqua avec *Dorilas* lorsqu'il
lui déclara ses sentimens: « J'aime
» *Cladio*, lui dit - elle avec fran-
» chise. — Vous, *Sophie*, il est im-
» possible. — Qu'y a-t-il d'étonnant?
» *Cladio* a du mérite. — Ah Madame!
» il n'est pas convenable après un
» tel aveu, de vous parler franche-
» ment de lui, ma sincérité pourroit

» vous être suspecte. Mais espérez-
» vous qu'avec un homme du caraé-
» tere de celui-ci, vous puissiez ja-
» mais être heureuse! — Je l'ignore ;
» peut - être le ferai - je davantage
» avec *Dorilas*, mais je ne puis re-
» noncer à *Cladio*. — Vous ne l'aimez
» pas, Madame ; votre cœur vous
» égare ; l'habitude vous l'a rendu
» nécessaire ; mais l'habitude est bien
» différente de l'amour. Accoutumée
» depuis un an à le voir chaque jour,
» sa persévérance vous fait penser
» que vous lui devez du retour ; pre-
» nez-y garde, aimable *Sophie*, la
» reconnaissance va vous faire sacri-
» fier votre bonheur. Voulez - vous
» me permettre de vous faire quel-
» ques questions ! — Sans doute —.
» Lorsque *Cladio* commença à vous

» courtiser , l'écoutâtes - vous avec
» plaisir ? — Je vous avoue que
» je n'en eus gueres : — hé bien
» Madame , voici la route que suivit
» votre cœur ; insensiblement vous
» vous êtes habitué à le voir , & par
» degrés vous avez fini par croire que
» vous l'aimez , n'est - ce pas Ma-
» dame. — Mais il me paroît.... que
» vous devinez assez juste... — Ah ,
» Sophie ! une ame comme la vôtre
» prend une impression plus subite ,
» & n'hésiteroit pas dans son choix.
» Si vous aimiez véritablement *Clô-*
» *dio* , pourriez - vous croire qu'un
» autre que lui , pût vous rendre
» heureuse ! Non , Sophie ; non , vous
» vous faites illusion ».

Sophie persistoit toujours à croire
que *Clôdio* possédoit son cœur ; mais

ce sentiment se réduisit à une tendre amitié.

Plusieurs circonstances amenerent ce changement, quoique sans espoir de succès; *Dorilas* n'abandonnoit pas le projet de plaire à *Sophie*; il l'aimoit toujours avec ardeur; il la voyoit souvent, insensiblement elle prit un plaisir plus vif à causer avec lui. Bientôt elle fit des comparaisons, elles n'étoient pas en faveur de *Clodio*; elle s'apperçut qu'il ne l'aimoit pas autant qu'elle se l'étoit persuadée; il ne parloit avec elle que le temps qu'il ne pouvoit employer ailleurs, jamais il ne lui faisoit le moindre sacrifice de ses amusemens, au lieu que *Dorilas* étoit continuallement occupé du dessin de lui plaire. On l'informa de son procédé généreux avec *Flavella*; la no-

blesse d'une action aussi rare acheva
d'arracher le bandeau qui l'aveugloit.
L'illusion cessa, & l'homme vertueux
fut préféré.

» Celui qui peut se vaincre pour
» faire un heureux aux dépens de
» sa propre satisfaction, fera sans
» doute le bonheur de sa femme,
» s'écria Sophie avec transport: Ah
» Dorilas ! la possession d'un cœur
» comme le vôtre, est un trésor
» inestimable ».

Le premier instant que Dorilas se trouva chez elle, pénétrée de son mérite, elle lui avoua la victoire qu'il venoit de remporter. « Je sens à pré-
» sent, lui dit-elle, que vous avez
» eu raison, jamais je n'ai aimé Clo-
» dio »: un tel aveu le combla de
joie, il lui offrit sa main qu'elle ae-

cepta , au grand contentement de *Theodora* & de tous leurs amis. *Clodio* n'ayant jamais eu des sentimens bien tendres pour *Sophie* , se consola facilement de la perte d'un cœur dont il n'avoit pu apprécier le mérite.

Peu de temps avant cet hymen , *Pharamond* , l'égoïste *Pharamond* , s'étoit marié ; dans l'alliance qu'il contracta , peu sensible à un bonheur réciproque , il n'avoit consulté que sa propre satisfaction ; toujours mécontent , toujours impérieux , occupé sans cesse de lui-même , il n'ouvroit la bouche que pour contrarier sa malheureuse épouse. Elle vécut avec lui cinq ans , qu'elle passa dans les larmes ; le Ciel enfin la délivra d'un tel tyran , négligé & méprisé de tout le

monde, il mourut comme il avoit vécu ; il n'emporta au tombeau les regrets de personne ; il n'eut pas même la consolation d'avoir des enfans, pour faire revivre sa mémoire dans leur nom.

Dès que la décence permit à sa veuve de contracter de nouveaux liens, elle forma d'autres engagements ; elle ne se rappella jamais son premier hymen que pour se féliciter d'avoir eu le bonheur d'en contracter un second.

Telle fut la fin de *l'Egoïste*, & telle fut la suite des principes que lui inspira dans son enfance le méprisable *Selphonius* ; puissent tous les parens y prendre exemple : puissent-ils éviter à leurs enfans le malheur de *Pharamond*.

Dorilas au contraire , fit le bonheur de toute sa famille ; le Ciel le récompensa , en lui accordant des enfans aussi vertueux , que lui. Occupé sans cesse de leur bonheur , il en jetta lui-même les premiers fondemens , ceux d'une bonne éducation & leur laissa la liberté de poursuivre un état pour lequel la nature les avoit destinés. *Benvoglio* ayant passé sa vie avec son pupille , eut le bonheur de rendre le dernier soupir dans les bras de ce tendre & digne ami.

Après un grand nombre d'années , *Dorilas* finit sa carrière : la vertu , la bienfaisance & la tranquillité lui fermentent les yeux ; il emporta dans le tombeau l'estime & les regrets des ames tendres & sensibles , ami de l'humanité. Il n'appartint qu'à ces

ames vertueuses d'élever un monu-
ment à la mémoire de *Dorilas*; il fut
simple, & porta l'inscription suivante:

*Sous cette froide tombe reposent les
cendres de l'ami le plus ardent de
l'humanité. Passant, imitez Do-
rilas.*



L'AMBITION

ET

LA RICHESSE.

CONTE ALLEGORIQUE.

L'AMBITION & la Richesse,
curieuses de voir la réception que
leur feroient les mortels, quittèrent
le Ciel. Elles ne furent pas plutôt ar-
rivées sur la terre, que des citoyens
de tous les ordres s'empresserent de
s'enrôler sous leurs drapeaux ; tous
ces hommes avides reçurent avec
transport les faveurs que *l'Ambition*
& *la Richesse* leur prodiguoient.

Après avoir visité les plus grandes villes, elles voulurent aussi parcourir les campagnes; elles arriverent dans un endroit écarté, s'arrêtèrent par hasard près d'une chaumière habitée par un simple Berger qui n'avoit pour tout bien que son troupeau, & d'autre souci que celui de se procurer la subsistance du lendemain. Quoique sa naissance fût obscure, la nature l'avoit doué des talens qui pouvoient le faire briller dans le monde; il avoit de l'esprit naturel, un cœur sensible, & malgré sa médiocrité, il conservoit le goût de l'indépendance, jouissoit en paix de son troupeau, de sa chaumière, & du bonheur de plaire à sa tendre *Sylvana*, ignoré & peu curieux de connoître un monde où il ne pouvoit apprendre qu'à perdre son repos.

Nos

Nos Voyageuses ne l'eurent pas
plutôt apperçu, qu'elles furent fâ-
chées de son bonheur.

« Combien il est insupportable ,
» dit *l'Ambition* , d'être témoin des
» plaisirs que nous n'avons pas fait
» naître, & auxquels nous n'avons au-
» cune part. Comment ! nous qu'on
» encense ici bas , pourrons - nous
» voir avec tranquillité un mortel
» qui méprise nos faveurs , parce
» qu'il en ignore le prix ! Non : tâ-
» chons plutôt de le séduire , tâchons
» de le détourner de son projet ri-
» dicule , empêchons - le de vivre
» plus long-temps dans cette tran-
» quillité méprisable , & apprenons-
» lui à reconnoître notre pouvoir ».

Elles se déguiserent en *Bergers*
pour mieux le surprendre , l'accoste-

rent , & lui tinrent le langage le plus séduisant.

« Que je plains ta misere & ta simplicité , lui dit *l'Ambition d'un air intéressant* ; que je souffre de voir tant de talens ensevelis dans une obscurité aussi profonde ! Un tel oubli de toi-même doit exciter la pitié même des Dieux ; quitte, je te conjure , cette solitude qui n'est destinée qu'à l'ignorance & la stupidité ; c'est mourir deux fois que de mourir sans gloire : tu as des talens , fais les paroître , & ne te dérobe pas plus long-temps à la renommée ; la gloire t'invite , & la fortune t'attend ; je te promets le plus grand succès ; choisis la carriere que tu veux suivre , soit *Auteur , Ministre ou Général* ; tu

» es sûr de réussir , & ton nom de-
» viendra immortel ».

Une offre aussi inattendue, embarrassa *le Berger*; il ne fut quel parti prendre; il balança quelques temps entre *la Gloire & le Repos*, & se détermina enfin pour la première. Il ne fut pas plutôt décidé, que *la Richesse* se présenta pour l'affermir dans son dessein; leur projet étoit d'en faire leur esclave; elle continua la conversation qu'*Ambition* avoit commencée.

« Oui , dit-elle , homme simple ,
» sois convaincu de ton ignorance ;
» c'est moi qui t'apprendrai en quoi
» confiste le vrai bonheur; tu es dans
» l'indigence , & pour colorer tes
» besoins , tu leur donne le nom de
» tempérance. Comment! sera-t-il

» dit qu'un homme comme toi, for-
» mé pour occuper les rangs les
» plus élevés, pour remplir avec
» honneur les plus grandes charges
» de l'Etat, capable de commander
» des armées, qu'un tel homme,
» dis - je, passe sa vie à contempler
» sa maîtresse, à jouer du chalu-
» meau, ou à tondre son troupeau,
» tandis que le reste des mortels, fa-
» vorisés de la fortune, vivent dans
» l'opulence, consacrent tous leurs
» momens aux plaisirs, & à la culture
» des beaux arts? Resteras-tu enterré
» dans un pauvre hameau, tremblant
» de froid, exposé aux intempéries
» de l'air? Tu ne connois pas le bon-
» heur dont jouissent les Grands? Les
» magnifiques Palais qu'ils habitent,
» chaque fois qu'ils en sortent, tous

» les regards sont fixés sur eux ; cha-
» que parole qu'ils disent est répétée,
» & on les applaudit même avant
» qu'ils n'ouvrent la bouche : sans la
» fortune la vie n'est rien : c'est un
» tissu de misères , de privations &
» de peines ; la vertu n'est qu'un
» mot vuide de sens , une affecta-
» tion ridicule , une satisfaction triste
» & monotone ; c'est l'argent qui est
» le premier mobile de l'univers ,
» tâche d'en acquérir , & tu obtien-
» dras tout ce que tu voudras : sans
» argent les talens languissent , & le
» mérite reste dans l'oubli ».

Quand elles virent l'impression
qu'avoit fait leur discours elles le
quitterent en apparence , mais elles
le suivirent dans les différens événé-
mens qui l'attendoient.

Plongé dans une rêverie profonde, le Berger n'en sortit que pour suivre les conseils pernicieux de ces deux *Etrangers*; sa retraite lui devint odieuse, il oublia la simplicité de ses mœurs, & jusqu'à sa maîtresse & son troupeau, tout lui devint insupportable. L'*Ambition* enflamma son cœur, il n'écouta qu'elle; en vain sa chère *Sylvana* employa-t-elle les moyens les plus tendres; en vain lui représenta-t-elle les dangers auxquels il s'exposoit; rien ne pût l'arrêter; il ne respiroit que gloire & richesse, & en aveugle il se laissa entraîner par la fougue de ses passions.

Incertain au premier moment quel parti il prendroit, il se détermina pour les Muses, & commença sa carrière par des morceaux sublimes

de poésies ; ses productions firent connoître l'étendue de son vaste génie, il ne tarda pas d'être admis dans la société des Savans ; les louanges l'éblouirent ; il ne garda plus de mesure avec eux , critiqua leurs ouvrages , prouva clairement que le plus grand nombre n'étoient pas nés Poëtes , & fit lui-même son éloge.

La satyre bien-tôt ne l'épargna pas, elle décocha contre lui ses traits envenimés ; il trouva dans tous ses contemporains, des rivaux acharnés à lui nuire , & il s'ennuia bien-tôt d'être auteur , abandonna cette carrière séduisante, qui n'offre d'abord que des roses , mais hélas qui n'est que trop souvent parsemée d'épines.

Il espéroit de trouver plus de bonheur dans les armes , & ne tarda pas

d'embrasser l'état militaire; on étoit en guerre; il se mit en campagne, se signala dans toutes ses entreprises; il étoit toujours le premier pour venger sa patrie, & assurer le trône à son maître; brave & courageux, les dangers ne l'effrayoient pas; il ne manquoit au Berger que quelques bles-
fures de plus, ou quelques occa-
sions de signaler sa valeur, pour le comparer à César même.

Une foule d'ennemis jaloux de son mérite, & dominés par l'envie, use-
rent de plusieurs stratagèmes, pour arracher les lauriers qui couvraient déjà son front; on n'attribuoit ses ex-
ploits qu'au peu de courage de ses rivaux, son patriotisme à un esprit de parti, & sa bravoure à un excès de témérité.

Rebuté par tant de calomnies, il quitta les armes, & devint homme de cabinet ; l'expérience l'avoit déjà rendu plus prudent ; il envisageoit cette carrière, comme la seule qui pût rendre son nom immortel.

Il devint un des plus grands Ministres qu'ait produit l'Angleterre, se distingua dans le Parlement, se rendit célèbre par les différens plans de traités ; par les moyens qu'il employa pour l'imposition des taxes, & la levée des troupes ; il vendit, acheta dans les fonds publics ; créa de nouveaux impôts, & perdit sa propre tranquillité, en voulant procurer celle de l'Europe.

En acquérant l'habileté d'un Mi-

nistre, il en adopta aussi les vices & les défauts. Il devint lent, timide, soupçonneux & austere, enivré de son pouvoir, enveloppé dans des chimères systématiques de gouvernement; il voit, consulte, & cependant ne suit que son propre sentiment, & n'approuve d'autres projets que ceux qu'il veut mettre en exécution; il n'est plus cet homme simple dont les mœurs étoient pures, & dont les paroles n'étoient dictées que par le cœur.

Malgré ses talents & son habileté, il ne peut faire réussir son système de gouvernement; ses projets s'évanouissent; on attribue à l'ignorance & à la corruption ce qui n'est occasionné que par des accidens; il est cité

par le peuple , pour rendre compte de sa conduite , & c'est par le plus grand hasard qu'il échappe à une mort ignominieuse.

Exilé , & ne sachant quel parti prendre , le charme du malheureux Berger cessa. « Hélas ! dit - il , que » l'homme est à plaindre , qui se laisse » entraîner par ses passions ; à com- » bien de peines & de regrets il » s'expose ; heureux celui qui ignore » jusqu'au nom même de ces deux » cruels tyrans , *la Richesse & l'Am-* » *bition* , & qui passe ses jours dans » une retraite paisible , éloigné du » faste & des grandeurs ».

Il retourna à sa chaumiere , reprit ses anciens habilemens , épousa sa chere *Sylvana* , qu'il retrouva tendre

[60,]

& fidelle ; abjura ses égaremens ,
qu'elle lui pardonna ; leurs jours s'é-
coulerent dans une union douce &
paisible ; *le bonheur , l'innocence & la*
tranquillité ne les quitterent jamais.



LA

LA
PAUVRETE.

CONTE ALLÉGORIQUE.

UN Négociant distingué par son intégrité, ses bonnes mœurs & son économie ne put résister aux malheurs dont il fut accablé ; il fut forcé d'abandonner son commerce pour sauver le peu de fortune qui lui restoit. Triste, rêveur & ne sachant quel parti prendre, il s'endormit ; bonheur dont il n'avoit pu jouir pendant long-temps.

F

A peine fut-il assoupi, qu'une femme lui apparut, elle étoit grande & robuste; ses vêtemens étoient simples, sa coiffure peu recherchée, mais d'une blancheur éblouissante; le reste de sa parure étoit dans le même genre; elle avoit le maintien modeste, mais enjoué: tout annonçoit en elle la simplicité d'une villageoise, avec la démarche d'une femme de qualité.

Le Négociant ne jouissoit cependant pas d'un sommeil tranquille; surpris de ce phantôme, il lui demanda son nom, & la raison qui l'amenoit chez lui.

Elle lui répondit avec un sourire:
 « Ne t'effraye pas, mon nom est
 » *Pauvreté*, ta crainte est la seule
 » chose qui puisse m'offenser, &

» m'engager à te nuire ; calme-toi ,
 » reprends ta tranquillité , & prête
 » ton oreille à mon discours.

» Après s'être reposée un moment ,
 » elle lui dit : mes parens sont *le*
 » *Hasard & l'Indiscrétion* , & quoi-
 » que ma mere eût une heureuse
 » grossesse , je naquis lorsqu'on y son-
 » gea le moins ; mon pere fut marié
 » différentes fois , avant d'épouser ma
 » mere ; notre famille est nombreuse ;
 » plusieurs de mes sœurs , par d'au-
 » tres femmes , ont fait le malheur
 » de leurs époux. Tu n'ignores pas leur
 » histoire , & c'est ce qui t'épouvante.
 » Je veux m'unir à toi , car tu sais que
 » tu ne peux te débarrasser de moi :
 » ainsi sois patient , suis mes conseils ,
 » & je t'assure que nous ferons heu-
 » reux » !

Le pauvre homme soupira , à peine
put-il proferer une parole , il lui dit ,
en hésitant , de continuer :

« Plusieurs de mes sœurs , dit-elle ,
» n'ont pu obtenir l'amitié de leurs
» maris ; ce fût toujours par force &
» jamais par inclination , qu'ils a-
» biterent ensemble : de ces unions
» naquirent des enfans qu'on ap-
» pelle *honte* ; hais par leurs parens ,
» ils s'obstinerent cependant à les sui-
» vre , & ceux-ci ne purent les chaf-
» ser .

» Quelques - unes de mes aînées
» ont été plus heureuses que les ca-
» dettes ; les unes ont épousé des
» Prêtres protestans ; la plupart
» s'établirent dans le pays de Gal-
» les , & au nord de l'Angleterre ;
» ils n'y connurent que la simplicité

» des mœurs , & ignorerent l'opulence ; le plus grand nombre de
» leurs enfans sont femelles , les
» trois aînées se nomment *la Tempérance* , *la Frugalité* & *la Piété* ; ces
» trois filles sont d'un grand secours
» à leurs parens ; elles plaignent ,
» avec raison , ceux qui les méprisent , & reçoivent les faveurs de
» ce monde avec reconnoissance.

» D'autres ont épousé des Militaires qui n'ont point eu raison de
» s'en repentir. Tu connois sans
» doute le fils aîné d'une de ces
» femmes , il se nomme *Courage* , il
» est au service de Sa Majesté , aime
» la gloire , & n'a jamais démenti
» son caractère ; il faut remarquer
» que les plus grands Héros préfèrent des femmes de notre famille ,

» & même tu verras dans quelques
» Auteurs Grecs & Latins, des hom-
» mes qui se sont distingués par leur
» mérite, refuser de s'en séparer tant
» ils étoient contens de leur choix.
» Ils préféroient une honnête *Pau-*
» *preté* au faux éclat de la fortune ;
» je te citerai entr'autres *Epaminon-*
» *das*, *Cincinnatus*, & plusieurs
» dont j'ai oublié le nom.

» D'après ces exemples, tu ne dois
» pas envisager notre union aussi
» malheureuse que tu te l'imagines ;
» je te dirai plus, quoique je sois
» pauvre, ma possession est souvent
» accompagnée de la félicité &
» du bonheur ; du moment que
» nous serons unis, tu ne seras
» plus entouré de flatteurs: *un seul*
» *de mes regards démasque un faux ami*,

» tandis qu'il augmente l'attachement
» d'un véritable ; des parasites &
» des complaisans se trouvent rare-
» ment où je suis. Si je ne t'amene
» pas ce qu'on nomme bonne com-
» pagnie , du moins ne seras-tu pas
» entouré par la mauvaise , la cor-
» ruption malheureusement la rend
» trop nombreuse dans ce siecle.

» Je suis ennemie du luxe & de
» l'ostentation ; j'aime l'exercice ,
» c'est ce qui rend ma société si agréa-
» ble à ma charmante amie la Santé ;
» elle met bien plus d'empressement
» à me voir , qu'avec ces femmes
» qui ne vivent que dans la mollesse
» & l'opulence : je puis me vanter
» encore d'avoir l'amitié de cette
» femme douce & modeste qu'on
» nomme Paix. Tu conçois qu'avec

» de telles amies je puis être heu-
» reuse; il n'en est pas de même dans
» la famille des *Vices*, à peine peu-
» vent-ils habiter sous le même toit,
» la *Discorde* les talonne, & l'*Orgueil*
» ne les quitte jamais; cette dernière
» est une amie dangereuse, son ca-
» ractère est souple & insinuant; elle
» s'empare facilement du cœur,
» & trouve des partisans au village
» comme à la Cour. Si par ha-
» sard ses propos gagnent quelque
» empire sur mon esprit, je m'infor-
» me aussi-tôt de ce qu'on dit de moi
» dans le monde, & la réflexion me
» fait faire un retour sur moi-même.
» Rappelle-toi sur-tout de ta situa-
» tion présente; que l'expéri-
» ence te
» convainque de ton incapacité dans
» tout ce que tu avois entrepris jus-

» qu'à ce moment ! Tu auras moins
» d'aisance, il est vrai ; mais tu seras
» plus heureux, tout dépend de ta
» conduite; éloigne sur-tout de ta
» maison *les désirs*, ils sont dange-
» reux dans notre situation ; le tra-
» vail doit occuper tous tes loisirs ;
» il écartera les *besoins*, & te devien-
» dra même un amusement ; quel-
» que emploi que tu occupes, si tu
» le remplis avec intégrité, il te ren-
» dra estimable aux yeux du Public.
» Le temps effacera le souvenir de
» tes malheurs, & tournera en plaisirs
» les peines que tu envisages avec
» crainte ; j'aurai tant de soin de toi,
» & me rendrai si agréable, que tu
» finiras par m'aimer : pour te prou-
» ver combien j'en suis persuadée,
» je commence par te féliciter sur

» notre union : j'espere, *mon cher*
» *époux*, que la *Providence* bénira
» notre hymén, & que tu seras bien-
» tôt convaincu qu'on peut être héu-
» reux avec moi».

A ces paroles, le *Négociant*
se calma, & en voulant sauter du
lit pour tendre la main au *Phantom*,
il se réveilla; son rêve l'occupa, &
ne trouvant d'autre parti à suivre
que celui qu'on venoit de lui don-
ner d'une maniere si extraordinaire,
il se résigna aux décrets de la provi-
dence.



R O S E T T E,
ou
LA BELLE PÉNITÈNTE
HISTOIRE VÉRITABLE.

LETTRE, pour servir d'introduction,
du Chevalier LENOX, à CHARLES
NEWBURGH, Ecuyer, son ami.

J'A I des preuves, *Charles*, que
vous êtes mon ami, je vous ouvre
mon cœur; écoutez - moi, vos con-
seils feront ma destinée, c'est de vous
que j'attends le bonheur ou le mal-
heur de ma vie.

J'aime , oui j'aime *Charles* plus qu'on n'a jamais aimé ; ne me blâmez pas : vous allez entendre mon histoire.

Vous savez combien *Lord Villars* & moi aimons à parcourir la campagne ; nos promenades , mon ami , vous paroîtroient des voyages. *Lord Villars* prétend que cet exercice fait du bien au corps & à l'ame ; il faut , dit-il , faire provision d'idées & de tableaux pour servir dans un âge plus avancé d'aliment à l'esprit & à l'imagination.

Villars cherche à pénétrer les plus profonds secrets de la nature ; rien n'échappe à la sagacité de son esprit. La fleur des champs que vous foulez aux pieds , ou que vous honorez à peine d'un regard , est souvent l'objet de ses plus savantes méditations.

Je

Je ne fais quel charme est dans sa conversation, elle porte le caractère du sentiment, & semble vous disposer aux douces impressions de la tendresse.

Il n'est pas nécessaire de vous parler de ma sensibilité, ni de ma malheureuse passion pour *Miss Howard*.

Miss Howard, dont la perfidie égaloit les charmes; mais n'en parlons plus; son empire est détruit; j'ai rendu hommage à une autre beauté. Ah! mon ami, je ne croirai jamais que toutes les femmes soient des *Miss Howard*.

Un jour notre Philosophe & moi, dans une de nos promenades, avançons insensiblement vers une maison de fermier; la situation nous plut;

l'avenue étoit bordée de deux rangées de chênes ; assez près est une vallée , un ruisseau , qui , par plusieurs sinuosités arrose cette riante campagne , va se perdre en murmurant , au fond d'un verger. La chaîne des collines qui entourent cet aimable séjour , étoit couverte de moutons ; les rayons du soleil brilloient à travers les branches touffues des arbres ; une des collines , plus élevée que les autres , garantissoit ce charmant endroit du vent du nord , & un village en bornoit la vue.

Un mouvement involontaire nous conduisit à cette maison , où l'on nous reçut avec cordialité ; le fermier dont l'air vénérable nous inspira le desir de causer avec lui , nous offrit de partager un repas frugal , nous l'ac-

ceptâmes avec plaisir : après que nous eûmes fini, *Lord Villars* voulut lui donner de l'argent, il s'en offensa ; je m'en apperçus, & prenant une bague que je portois au doigt, je l'offris à sa fille, & nous remerciâmes le bon vieillard de son hospitalité.

A peine eûmes-nous fait cent pas, que nous trouvâmes une jeune fille assise près d'un ruisseau ; elle y garloit un troupeau de moutons ; je ne l'eus pas plutôt apperçue, qu'une émotion subite s'empara de tous mes sens ; je fus transporté à la vue de cette charmante personne ; figurez-vous de grands yeux noirs pleins d'expression, une taille élégante, une grâce naturelle, la fraîcheur de la jeunesse, un air de langueur & de

sensibilité; figurez - vous , mon cher ami , tout ce que l'imagination d'un Peintre peut inventer de plus séduisant pour représenter Vénus , & vous verrez la charmante Rosette.

Elle tenoit un livre qu'elle cacha à notre approche; la douceur de sa voix augmentoit l'envie que j'avois de la connoître; nous remarquâmes dans le peu de paroles qu'elle nous dit , une ame supérieure à sa condition.

Rosette fut le sujet de notre conversation pendant le reste de la journée; les sentimens qu'elle m'avoit inspiré , s'enracinerent de plus en plus dans mon cœur ; je le cachois à mon ami *Villars* , il s'en apperçut à mon air rêveur , m'en demanda la cause; je lui fis une foible réponse :

il y a des secrets en amour qui deviennent inviolables, même avec son meilleur ami.

Le lendemain après dîné, je m'échappai pour voler à l'endroit où j'avais vu Rosette, je la trouvai à la même place, elle tenoit le même livre ; les sentimens qui parurent l'agiter augmenterent ses charmes :
 « Ne vous étonnez pas, lui dis-je » en m'avançant, de me revoir dans « ces lieux ». Une rougeur couvrit sa figure, elle n'osoit lever les yeux.
 « Depuis que je vous ai quitté, votre » image m'a suivi par-tout ; vous » m'avez privé de mon repos ; par- » donnerez-vous ma curiosité ; dites- » moi par quel hasard êtes-vous dans » ces lieux, ou par quels acciden» êtes-vous réduite à cet état obs-

» cur ; vous ne pouvez me cacher
 » votre rang, mon cœur me dit qu'il
 » est au-dessus de celui où je vous
 » vois.

» Hélas ! dit-elle en soupirant ,
 » mon rang n'est gueres supérieur à
 » celui où vous me voyez; la fortune
 » ne me doit rien ; je bénirois le
 » Ciel si j'avois toujours vécu dans
 » cette retraite , elle seroit celle du
 » bonheur , si elle n'étoit habitée que
 » par l'innocence » ; une larme lui
 échappa.

Pendant tout le temps que nous causâmes ensemble , elle garda le secret sur sa naissance , sur les événemens qui l'avoient réduites dans cet état d'abjection; ce fut même avec beaucoup de peine qu'elle me mon-

tra le livre qu'elle lisoit : c'étoit celui
de *Clarisse*, par le célébre Richardson.

Chaque jour je la voyois, & chaque jour ma passion augmentoit ; quelle folie me direz-vous ! Traitez-on avec tant de cérémonie une simple villageoise ? Ah ! *Charles*, tu n'as pas vu *Rosette*, tu n'as pas entendu la douceur de sa voix !

Je hasardai cependant de lui parler de mon amour ; écoute, mon ami, sa réponse, chaque mot s'est gravé profondément dans mon cœur.

« Je suis trop heureuse, Monsieur,
» me dit-elle, d'avoir pu faire naître
» des sentimens qui m'honorent, ils
» sont sans doute fondés sur la pitié.
» Je n'ignore pas que je ne puis pré-
» tendre à l'honneur d'être votre
» femme, mes malheurs m'en ren-

» dent indigne ; faites un généreux
 » effort, banissez-moi de votre cœur,
 » je tâcherai de vous effacer du mien.
 » Ne m'en demandez pas davantage,
 » le récit de ma vie, quoi qu'elle
 » vous paroisse encore bien près de
 » ma naissance, diminueroit peut-
 » être l'intérêt que je vous inspire,
 » & m'attireroit votre mépris.

» Du mépris, m'écriai-je ? Ah ! ma
 » chère Rosette, que me dites-vous ?
 » Mais je ne le vois que trop, vous ne
 » voulez pas écouter un homme qui
 » vous adore ; mes vœux les plus ar-
 » dens n'ont d'objet que votre bonheur;
 » par quels moyens puis-je les accom-
 » plir ? Ne me refusez pas votre con-
 » fiance, instruisez - moi de vos mal-
 » heurs, l'amitié la plus sincère les par-
 » tagera ». Elle fut inébranlable, & mal-

gré mes prières, s'obstina à garder le silence. N'exigez pas un tel aveu, me dit elle en pleurant, je mêlai mes larmes aux siennes, je continuai de la voir tous les jours, mais je n'osai plus lui parler de ma tendresse, je reglai mes regards sur les siens, j'étouffai mes soupirs dans mon cœur, & me bornai à causer avec elle.

Cette contrainte, mon ami, augmenta ma passion, qui tous les jours prit de nouvelles forces.

Cependant je n'osai m'expliquer avec les dignes gens avec qui elle demeuroit, le véritable amour est circonspect; mon état influa sur ma santé, & peu de jours après je devins malade. Je fis part de ma situation à Rosette, elle vint me voir accompagnée de la fille du fermier, à laquelle

j'avois donné une bague ; elle fondit
en larmes en me voyant si pâle & si
défait ; jamais elle ne me parut plus
belle ; « voyez cruelle , lui dis-je ,
» contemplez votre ouvrage , le re-
» fus de votre cœur m'a mis dans
» l'état où je suis : — Hélas , me dit-
» elle douloureusement , ne m'ac-
» cablez pas , je donnerois ma vie
» pour sauver la vôtre , pour vous
» voir heureux ; & pour vous prou-
» ver la sincérité de ce souhait , je
» n'hésite plus à vous apprendre mes
» aventures , vous allez juger si je
» suis digne de vous ». Puis se tour-
nant vers sa compagne : « ma chère
» *Emily* , lui dit-elle affectueusement ,
» mêlez vos larmes aux miennes ,
» & lorsque vous aurez appris com-
» bien je suis coupable , plaignez-

» moi , mais ne me méprisez pas ».
Emily l'embrassa tendrement , &
Rosette raconta ce qui suit.

HISTOIRE DE ROSETTE.

Mes parens autrefois riches fermiers dans la Province de *Devonshire* , éprouverent des malheurs qui réduisirent leur fortune à un état fort médiocre. Dans le temps de leur opulence ; ils n'épargnerent rien pour l'éducation d'une fille unique , peut-être fut - elle trop recherchée pour une villageoise , j'attribue une grande partie de mes malheurs à cet excès de tendresse.

Lorsqu'ils éprouverent ces revers , j'avois déjà passé trois ans dans la plus célèbre pension de l'Angleterre. Les principes & les talents

que j'y reçus produisirent en moi un sentiment de vanité , si contraire au bonheur qu'on goûte dans la médiocrité.

Mes parens , dont la tendresse pour moi fut inexprimable , se plisoient à croire que mon attachement pour eux les récompenseroint un jour. Mes soins , mes attentions en croissant en âge , sembloient leur promettre que je serois le soutien de leur vieillesse , la consolation de leurs derniers momens , & l'honneur d'une famille où jamais on n'avoit connu le vice.

Mon pere & ma mère déjà âgés , me pressoient quelquefois contre leur sein , en me disant : « chere Rosette ,
 » gage précieux de notre tendresse ,
 » suivez notre exemple , & vous se-
 » rez

» rez heureuse ; la fortune ne nous a
» pas accordé de grands bienfaits,
» mais nous jouissons d'un cœur
» exempt de reproches. Depuis deux
» siecles vos aieux ont cultivé cette
» terre , fiers de conduire la charrue,
» l'héritage de la vertu , qu'ils vous
» servent de modele ; triomphez de
» votre médiocrité, elle est honnête
» & respectable ; vivez dans ce vil-
» lage , finissez-y vos jours comme
» eux ; ne nous ravissez pas l'espoir
» de partager un même tombeau,
» évitez sur - tout le séjour de Lon-
» dres , les vices & la corruption y
» habitent avec les citoyens. Suivez
» nos préceptes , & n'oubliez jamais
» qu'un *Etre suprême* est le constant
» témoin de toutes nos actions ; pour-
» quoi ai-je oublié ces paroles »

Les sanglots lui couperent la voix.

— Ah ! ma chere , ma tendre Rosette ,
 » ces sentimens vous assurent à jamais
 » mon estime.

» J'avois de la beauté , continua-
 » t-elle , peut-être en étois-je trop
 » convaincue ; mais je possédois alors
 » les charmes de l'innocence & de
 » la vertu ».

Le hasard conduisit dans notre vil-
 lage le plus aimable , mais le plus
 perfide & le plus dangereux des hom-
 mes ; il joignoit à la naissance la plus
 distinguée , une figure séduisante ; il
 possédoit , plus que personne , l'art
 funeste de subjuger les cœurs.

Je le rencontrais plusieurs fois ,
 il saisiffoit l'occasion de me voir lors-
 que j'étois dans les champs ; il me
 dit un jour qu'il m'aimoit , qu'il n'ai-

meroit que moi , & me jura une confiance éternelle ; quel piege pour une jeune fille sans expérience ! J'étois insensible , & ne redoutois point un ennemi aussi dangereux.

Je l'évitois , ne voulant pas l'écouter , j'écartois même jusqu'aux idées qui auroient pu me séduire ; je me rappellois ma naissance , & blâmois le penchant qui m'entraînoit vers *Lord Darnley*.

« *Lord Darnley* est l'auteur de vos infortunes , m'écriai-je , ce fléau de la vertu ; mais il a trouvé sa récompense , il vient d'être tué en duel.

» La terre n'a donc plus à rougir de ce monstre , répondit-elle , en levant les yeux au Ciel ? Puisse la

» vengeance céleste ne pas le pour-
» suivre au-delà du tombeau ».

Oui, Monsieur, ce *Lord Darnley*, l'auteur de mon malheur & du désespoir où vous me voyez, vint un jour chez mes parens, il prit un prétexte pour s'y présenter, mais son but étoit ma perte; dès l'instant qu'il m'avoit vu, il forma ce projet détestable; la simplicité des mœurs de mes parens éloigna le soupçon, il n'eut pas de peine à s'insinuer dans leur esprit, il en prit occasion de me voir souvent sans témoins; ses paroles furent pour moi un poison subtil qui enflammoit mon cœur. Quand il s'aperçut des progrès qu'il avoit fait, il m'écrivit; je n'eus pas la force de refuser une lettre, qui portoit le coup fatal à ma vertu; n'écoutant plus

que ma passion , je fus assez foible pour lui accorder un rendez - vous ; ce fût alors qu'il fit usage de toute sa fausseté ; il se jeta à mes pieds , les baigna de larmes , me jura qu'il vouloit être uni à moi pour le reste de sa vie , que si je voulois consentir de l'accompagner à Londres , notre mariage y seroit célébré avanthuit jours : pour mieux me séduire , il me fit le détail de mille scènes de bonheur , qui marqueroient tous nos momens ; mais il exigeoit un secret inviolable , & m'engageoit à quitter mes parens , sans leur communiquer ses intentions , ni le lieu de ma retraite .

J'aimois ; l'amour avoit étouffé déjà les sentimens de la vertu , la nature conserva encore quelques droits ; l'idée d'abandonner mes pa-

rens révoltoit mon cœur; *Milord* s'en apperçut, tira son épée, & fit semblant de vouloir s'en percer, j'eus la simplicité de trembler pour sa vie; je l'arrêtai, l'amour triompha, & je promis de le suivre. A combien de remords fus-je en proie, jusqu'au moment de ma fuite?

Jamais la tendresse filiale ne se fit sentir avec plus de force; l'idée de me séparer de mes bons parens dont tout les soins ne tendoient qu'à me rendre heureuse, me déchiroit le cœur; non, je ne puis y songer sans que la nature se révolte.

« *Ma chere Rosette*, me disoit
 » *mon pere*, tu ne conçois pas com-
 » bien tu es nécessaire à notre bon-
 » heur, c'est pour toi, *ma fille*, que
 » je cultive cette terre, c'est pour

» toi que je l'arrose à l'âge où je suis,
 » à la fueur de mon corps, & que
 » je prépare mon tombeau : mon en-
 » fant, avant peu tu fermeras ces
 » yeux où se peignent encore pour
 » toi tous les sentimens de la ten-
 » dresse ».

A ces mots, *ma mere* en pleurs
 me ferroit d'un bras contre son sein,
 tandis qu'elle tendoit l'autre à ce ten-
 dre *pere*. « Ah ! mes chers parens,
 » m'écriai-je, en me jettant à leurs
 » pieds, je suis..... » ; & dans l'ins-
 tans où ce fatal secret étoit au bord
 de mes levres, où j'allois tout réve-
 ler, *Milord* entra, il me jetta un
 regard imposant, j'étois confondue,
 je n'osois parler, & l'amour triom-
 pha une seconde fois.

La révolution que j'éprouvai me

fit perdre connoissance ; on me mit au lit, mais le lendemain en ouvrant les yeux, je me trouvai en voiture avec *Lord Darnley*, éloignée à plus de vingt mille de la maison paternelle ; les domestiques de ce perfide s'étoient introduits dans ma chambre pendant la nuit, avoient profité de mon sommeil pour m'enlever & me porter dans les bras de leur maître. Quels furent mes regrets ! L'impossibilité de retourner chez mes parens ajoutoit encore à ma douleur ; *Milord* fit ses efforts pour me consoler par les plus belles promesses ; il parvint insensiblement à me calmer, & le plaisir d'être avec l'objet aimé, me fit bientôt oublier parens, principes & vertu.

En arrivant à Londres, la fortune sembloit vouloir verser sur moi tous

ses bienfaits, les plaisirs m'accompa-
gnoient par - tout, & une foule d'ad-
mirateurs acheverent mon délire.

Au bout de quelques temps, lors-
que l'illusion fit place à la raison, j'exa-
minai mon cœur ; un tableau bien
différent s'offrit alors à mes yeux
j'entendis les cris de la nature, je
vis mes malheureux parens désespé-
rés du deshonneur & de la perte de
leur enfant ; j'eus horreur de moi-
même ; les richesses acquises aux dé-
pens de tant de sacrifices me paru-
rent bien méprisables ; je fus mille
fois tentée de tout abandonner, &
de retourner dans le sein de ma fa-
mille ; mais le tourbillon d'un monde
corrompu, entraîna bien-tôt dans sa
course cet heureux retour à la vertu ;
j'en gémissois tout bas, & n'avois

pas assez de force pour poursuivre la route qu'elle me prescrivoit.

Je fus un soir à la Comédie avec *Milord Darnley*, j'étois plus parée qu'à l'ordinaire ; dans une scene de la piece parut un vieillard vénérable, il tenoit une bêche à la main ; quoiqu'il eût l'apparence d'être pauvre, son maintien inspiroit tout-à-la-fois le respect & l'intérêt ; il sembloit être affaissé sous le poids de l'âge, & accablé par l'infortune ; il dit, en s'approchant d'une jeune personne couverte de diamans : *ah ! ma fille, je vois tes richesses mais hélas ! où est ta vertu ?*

Son air, le son de sa voix, son âge, enfin toute sa figure frappa tellement mes sens, que je ne pus m'empêcher de m'écrier, « *ah ! mon pere,*

» pardon » , & aussi - tôt je m'éva-
nouis.

On me porta chez *Lord Darnley*, lorsque j'ouvris les yeux , je me trouvai entourée de ses amis qui me donnoient des secours; pâle & éche-velée je m'arrachai de leurs bras pour me jettter aux pieds *de Milord*.

« On vient de prononcer mon ar-
» ret , lui dis - je , ayez pitié d'une
» malheureuse qui n'exige d'autre fa-
» veur que celle d'être rendue à ses
» devoirs; permettez - moi de revoir
» mes parens , de me jettter à leurs
» pieds , d'implorer leur pardon , lais-
» sez - moi vivre sous leur humble
» toit , accordez - moi seulement la
» satisfaction de porter votre nom ;
» vous n'aurez point à rougir de cette
» grace; laissez - moi , lui dis - je , en

» embrassant ses genoux , effacer ma
 » honte , & secher leurs larmes ; con-
 » duisez-moi après dans un désert , ou
 » dans quelque lieu où je vivrai igno-
 » rée de toute la terre , je ne m'en
 » plaindrai pas , rappellez-vous vos
 » promesses , Milord , ce n'est que
 » d'après vos serments que vous m'a-
 » vez conduite ici ; auriez-vous abu-
 » sé de la confiance d'une infortunée.
 » Je n'ai plus d'autre protecteur que
 » vous , seriez - vous assez barbare
 » pour m'abandonner..... Je vous
 » fus cher , Milord » Ma douleur
 m'empêcha d'en dire davantage ; ses
 amis eurent pitié de moi , & se reti-
 rent en versant quelques larmes .

Les domestiques resterent , & fu-
 rent témoins de ma honte , & du
 mépris de leur maître .

Il me regarda d'un air furieux , ses yeux étincelloient de rage , il prononça ces mots que je n'oublierai jamais.

« Ton insolence m'étonne ; est-
» ce au spectacle que tu viens d'ap-
» prendre ces beaux sentimens ? Je
» m'attendois peu à un tel langage ;
» pouvois-tu croire que *Lord Darnley*
» épouseroit jamais *Rosette* ; n'es-tu
» pas trop heureuse de vivre dans
» l'aisance » ?

Le désespoir m'emporta ; je m'emparai d'un couteau ; « ceci , m'écriai-
» je , mettra fin à ma vie & à mes
» malheurs ». Il arrêta ma main ,
m'arracha le couteau ; « non , bar-
» bare , lui dis - je , tu ne m'empê-
» cheras pas ; non , mon existence
» m'est odieuse ; monstre , tu m'as
» déshonorée , laisse - moi finir une

» carrière marquée par la honte &
 » les remords. Cruel ! renvoies - moi
 » dans ces lieux chéris , témoins de
 » mon innocence , rends - moi à mes
 » malheureux parens , laissez - les re-
 » cueillir mon dernier soupir , que
 » j'emporte au tombeau leur pardon;
 » ah ! *Milord* , ai - je mérité tant de
 » mépris ? ou devois - je l'attendre de
 » toi ».

Il avança pour me prendre la main ,
 je reculai d'effroi. « Malheureux ! m'é-
 » criai - je , n'ajoute pas la feinte à tes
 » crimes , montre ton ame dans toute
 » sa noirceur ; tu voudrois m'abuser
 » encore , mais tu m'as détrompée....

La colere me coupa la voix , *Milord* affecta un air tranquille , où le
 dépit eut cependant plus de part que
 la tendresse , il donna quelques ordres

à ma femme-de-chambre & se retira.

Fanny fit semblant de partager mes peines, elle voulut me consoler, en me flattant de l'espoir d'obtenir un jour la main du perfide, mais le bandeau de l'illusion étoit arraché; ses dernières paroles s'étoient profondément gravées dans mon cœur.

Il étoit tard, *Fanny* m'engagea de me coucher, & de réfléchir sur le parti que je prendrois avec *Milord*; je me traînai dans mon appartement; lorsque je fus couchée, une foule d'idées s'offrirent & s'évanouirent l'instant d'après, dans mon imagination troublée; je puis mettre bien-tôt fin à mes remords, me disois-je, me débarrasser d'un fardeau insupportable; mais n'ai-je pas assez offensé le Ciel, aggraverai-je encore mes

crimes ; je veux revoir ces tendres parens , répandre mes larmes dans leur sein , récueillir sur ces levres coupables leurs derniers baisers.

Agitée par mille projets différens , à la fin je m'arrêtai à celui qui me paroifsoit le plus raisonnable ; j'affectionna de dormir , *Fanny* se retira , & me laissa la liberté d'exécuter mon dessein.

Je n'avois pas de temps à perdre , en me levant je me revêtis de mes habits villageois , en m'habillant je les arrosois plusieurs fois de mes larmes , ils me rappelloient le temps heureux de mon obscurité.....ce temps où j'étois vertueuse. « Ah ! mes » dignes parens , m'écriai-je , daignez » rez - vous me recevoir encore une » fois dans vos bras ; aurai-je encore

» le bonheur de jouir de vos tendres
 » regards, & permettrez-vous que
 » j'expire à vos pieds ».

Je logeais au premier étage, & à l'aide de mes draps, je descendis par la fenêtre; j'avois écrits à *Lord Darnley*, je laissai ma lettre à côté des ornemens, témoins de mon deshonneur; voici à peu près ce que je lui mandai.

M I L O R D ,

« Ne voulant point augmenter mes
 » fautes, j'abandonne le projet de
 » m'ôter la vie; il faut qu'aupara-
 » vant je les efface par mon ré-
 » pentir. Le plus parfait mépris suc-
 » cede à l'amour le plus tendre; tu
 » es mon plus cruel ennemi; tu m'as
 » arraché du sein paternel pour me

» plonger dans un état méprisable ;
» tu n'as pas rougi de rompre tes
» sermens ; tu te fais un jeu de tout
» ce qu'il y a de plus sacré pour
» l'honnête homme ; l'honneur que
» tu m'as ravi m'est cent fois plus
» précieux que tes dons , ils sont
» marqués du sceau de l'infamie.

» Lorsque tu m'as séduite , point
» de cœur n'étoit plus vivement pér-
» nétré des charmes de la vertu que
» celui de la malheureuse *Rosette* ;
» je vais chercher mes parens : mais
» comment oserai-je me présenter
» dans leur demeure respectable ?
» Comment me montrer à ces dignes
» gens qui ont vécu pendant soixante
» ans à l'abri du reproche ? Et moi ,
» malheureuse ! A peine ai-je atteint
» ma dix-septième année , & je fuis

» déjà le deshonneur de ma famille ;
» de telles offenses me rendent indi-
» gne de vivre ; du lit de la mort , ma
» voix t'accusera encore . . . , mon
» ombre te poursuivra par-tout.....
» alors peut-être trouverai-je un
» passage dans ton cœur , alors peut-
» être tu répandras quelques larmes
» sur le sort de la malheureuse *Ro-*
» *sette* , mais il sera trop tard. Adieu.

Aussi-tôt je descendis dans la rue ,
& m'éloignai précipitamment de la
maison qui m'étoit devenue odieuse ;
je marchai vite , mais avec crainte ;
mon inquiétude augmenta , lorsque
je m'entendis poursuivre par un hom-
me , je redoublai mes pas ; mais il
m'approcha , & me prenant par le
bras : « comment ! *Miss* , me dit-il ,
» vous êtes seule dans la rue à cette

» heure-ei ». Je reconnus le Chape-
lain de *Lord Darnley*: « ah ! Monsieur
» *Hickmann*, au nom de Dieu pro-
» tégez-moi, ne me forcez pas de
» retourner avec cet homme mépri-
» sable, avec cet infâme *Lord Darn-*
» *ley* à qui j'ai dis un éternel adieu;
» je rougis de mes fautes, & défire
» de retourner au sein de ma famille,
» il dépend de vous de me servir;
» refuserez-vous cette grace à une
» infortunée qui implore votre se-
» cours; cette action est digne de
» vous, digne du caractère dont vous
» êtes revêtu: l'innocence & la ver-
» tu doivent trouver un asyle chez
» vous ».

Il me promit de m'aider, & me
dit qu'il vouloit me conduire chez
lui, que sa femme étoit absente, mais

que je pouvois compter sur tous les secours qui dépendroient de lui. En arrivant dans la maison , je lui racontai ce qui m'étoit arrivé avec *Milord* , l'infamie avec laquelle il m'avoit traitée , ma honte , mes regrets pour ma conduite passée, ma ferme résolution de rentrer dans la voie de la vertu.

Mais quel fut ma surprise ; au lieu de trouver un asyle , de trouver un protecteur de l'innocence; ce monstre parut jouir de mon malheur, il me tint des discours qui me firent rougir, il les accompagna de démonstrations bien différentes des sentimens que je m'étois flattée de lui inspirer.

J'étois tremblante , je blâmois mon imprudence , je me jettai à ses pieds , je tâchai d'arrêter son coupable des-

sein ; les larmes , les menaces , les supplications , rien n'eut effet sur le cœur corrompu de ce monstre ; je me débarrassai tout - à - coup de ses bras ; je courus à la fenêtre , j'appelai du secours ; « n'y a-t-il donc per- » sonne , m'écriai - je , qui prote- » gera l'innocence » ! Dans un mou- vement de rage , il étouffa ma voix avec son mouchoir.

Aussi-tôt des coups redoublés se font entendre à la porte ; *Hickman* refuse d'ouvrir ; le bruit augmente , & dans l'instant qu'on l'enfonce , entre un jeune homme en uniforme , l'épée à la main. Je me précipite à ses pieds , & m'écrie :

« Ah ! qui que vous soyez , sauvez » une infortunée ». L'Etranger me releve , je lui raconte succinctement

les raisons qui m'exposent à la violence *d'Hickman*.

« Confiez-vous à moi, me dit-il ;
 » je suis jeune & militaire, mais je
 » suis autant le protecteur de la vé-
 » tu, que le défenseur de ma patrie ».
 Puis se tournant vers *Hickman*, « mal-
 » heureux, lui dit-il, ton état & le
 » mépris que tu m'inspires te garan-
 » tissent d'une juste punition. Venez,
 » *Miss*, ne restez pas plus long-
 » temps dans la demeure du vice ».

Mon libérateur avoit vingt-cinq à vingt-six ans, une figure intéressante, un air noble & réservé qui inspiroit la confiance; j'étois décidée de mettre fin à ma vie, si comme *Hickman* il abusoit de ma situation; il me donna le bras, & me conduisit avec lui.

Me voilà une seconde fois , à deux heures de nuit , dans les rues de Londres , sous la protection d'un jeune homme.

A peine eus-je la force de me sou tenir , ma frayeur augmentoit à chaque pas ; mon conducteur s'en apperçut . « Ne craignez rien , me dit-il , » chere Miss , ayez une entiere confiance en ma probité ; quoique » jeune , je connois le prix de la » vertu , mon cœur en fait apprécier » les charmes » .

Mon état m'accabloit si vivement , qu'à peine pouvois-je proferer une parole .

Nous arrivâmes chez lui , la simplicité & la propreté qui regnoient dans son appartement , me donna une idée de ses mœurs .

« Je

« Je n'ai que deux chambres, me
 dit-il, celle-ci & une autre au se-
 cond ; reposez - vous ici pendant
 quelques heures , demain matin je
 vous conduirai chez ma mere ; elle
 demeure à vingt milles de Londres ;
 vous y aurez un asyle assuré qui
 vous dérobera aux poursuites de
 Milord *Darnley* , lorsque vous dé-
 sirerez de revoir vos parens , je
 vous accompagnerai chez eux ».

Il me donna quelques rafraîchisse-
 mens , m'apprit son nom , il étoit le
 fils unique de Sir *Edward-Warbois* ;
 il me dit que son pere étoit mort ,
 qu'il servoit comme lui dans la Ma-
 rine ; enfin il me répéta qu'il bénis-
 soit le hasard qui l'avoit conduit sous
 les fenêtres d'*Hickman* , puisqu'il avoit
 été assez heureux pour m'être utile.

Mes larmes furent mon unique réponse. « Vous pleurez, *Miss*, me dit-il
 » tendrement en me prenant la main ;
 » je partage sincèrement vos peines,
 » mais oubliez vos chagrins, rappel-
 » lez-vous que vous êtes au moment
 » de retourner dans le sein de votre
 » famille : le plaisir de revoir vos pa-
 » rens effacera bien-tôt le passé ».

Il se leva & me souhaita le bon
 soir ; malgré la délicatesse de sa con-
 duite, je n'étois pas tranquille, je
 fermai ma porte à la clef, & je m'as-
 sis le cœur oppressé de douleur, bien
 déterminée à veiller le reste de la
 nuit ; après avoir réfléchi quelques
 temps sur l'horreur de ma situation,
 je me prosternai & j'implorai du fond
 de mon ame la protection du Ciel.
 ma priere finie, je me trouvai plus

rassurée ; sans doute le Tout-Puissant accepta mon repentir.

Combien de fois la bonté divine ne se manifeste-t-elle pas au milieu des dangers !

Malgré mon projet, le sommeil me surprit bien-tôt ; un songe affreux vint augmenter mes peines ; je croyois me trouver dans une grotte horrible ; la faible lueur d'une lampe augmentoit encore l'horreur de ce séjour ; un tombeau étoit ouvert à mes pieds ; j'allois m'y précipiter, quand tout-à-coup un homme dont les cheveux blancs cachaient une partie du visage, se présenta sur mes pas : « arrête, s'écria-t-il, ce tombeau n'est pas destiné pour toi, c'est le mien, c'est ma fille qui m'y plonge » ; dans les traits du vieil-

lard je distinguai ceux de mon pere ;
aussi-tôt je cours à lui pour l'embrasser : « retire toi , me dit-il d'une voix
» lugubre ; ou si tu m'approches , cou-
» vres-moi de ce linge ». Il me pré-
senta un drap mortuaire ; des cris la-
mentables sortoient du tombeau ; une
voix prononça ces mots : « C'est ici
» Rosette que nous t'attendons ». Je
m'éveillai dans une angoisse affreuse ;
l'horreur s'empara de tous mes sens ;
je ne savois où me cacher , ma lumiere
s'étoit éteinte , ce qui ajoutoit encore
à ma frayeur ; peu de momens après ,
quelqu'un frappa à ma porte & me
pria d'ouvrir ; c'étoit le Chevalier. « Il
» est temps de partir , me dit - il ».
J'oubris , mais ce fut en tremblant ;
« quoi , vous ne vous êtes pas couchée ,
» Miss ? Me faites - vous l'injure de

» croire que tous les hommes ressem-
» blent à *Hickman* ou à *Darney*.

» Non , Monsieur , lui dis - je en
» rougissant , votre vertu m'assure du
» contraire , je suis convaincue plus
» que jamais , que vous protégez les
» malheureux & que vous respectez
» l'innocence ».

On apporta le thé , & lorsque nous
eûmes fini de déjeûner , nous partîmes
à la pointe du jour ; nous ne tardâmes
pas à arriver chez sa mère ;
Lady Warbois , quoique sur le retour
de l'âge , avoit encore des restes de
beauté ; un certain air de gaité ajoutoit
aux charmes de sa figure ; elle
me reçut avec cette politesse aisee ,
qui captive sur-tout les infortunés.
Son fils lui raconta mon histoire ; je
convins de mes erreurs & je lui revelai

jusqu'aux moindres secrets de ma vie; mon ingénuité la toucha, elle m'embrassa tendrement, & joignit ses larmes aux miennes.

Je passai plusieurs jours dans cette famille respectable, tout y offroit l'image du bonheur; j'en étois pénétrée, & désirai d'y passer ma vie; mais l'empressement de revoir mes parents l'emportoit sur les offres généreuses de la bonne *Lady Warbois*, elle en fut enchantée, & me tint un jour le discours suivant, il sera à jamais gravé dans mon cœur. « Soyez bien connue, ma chere Rosette, du plaisir que j'ai de vous voir chez moi; mais je ne veux pas vous retenir plus long-tems, vous n'avez plus rien à craindre des poursuites de votre ravisseur, il vient de quitter

► l'Angleterre, & vous pouvez, sans
► crainte, vous rendre chez vos di-
► gnes parens; allez vous jeter à
► leurs genoux, implorez-y leur par-
► don; quand à votre âge on a pu sur-
► monter l'attrait du vice, on est sûr
► que le repentir est sincère; ne per-
► dez jamais de vue quel l'imprudence
► fut la source de vos malheurs,
► qu'elle a toujours été funeste à no-
► tre sexe; d'autres que vous ont été
► séduites par des apparences trom-
► peuses; n'oubliez jamais, mon en-
► fant, que la vertu n'est point une
► chimère, qu'elle est la seule voie pour
► nous conduire au bonheur, & que
► c'est le plus bel ornement de notre
► sexe; \ceux même qui ne lui ren-
► dent pas un hommage parfait, sont
► forcés de la respecter. L'honneur

» doit être la base de notre conduite,
 » sans lui l'homme n'est qu'un être
 » méprisable , les richesses , ni les
 » grandeurs ne suppléent jamais à sa
 » perte ; une fois que nous nous som-
 » mes écartées du sentier étroit qui
 » conduit à lui , il n'y a qu'un repen-
 » tir comme le vôtre , qui puisse
 » nous remettre sur la voie.

» *Lord Darnley* est le seul coupable , il a été assez lâche pour abuser de votre jeunesse ; la fragilité de notre sexe excuse un peu votre
 » faiblesse , mais vos regrets l'effa-
 » cent. Allez cultiver la terre , &
 » ne rougissez jamais d'un état qui
 » est le premier devoir de l'homme.

» Quand nos peres cultivoient la
 » terre , ma chere Roseite , leurs

» mœurs étoient simples, ils chérif-
 » soient la vertu ; mais avec le temps
 » la cupidité & l'avarice leur firent ha-
 » biter les villes ; en quittant la char-
 » rue, ils ont perdu le vrai bonheur ;
 » la punition suivit de près l'incon-
 » tance, ils n'ont plus joui de ces
 » plaisirs purs & doux qui sont le par-
 » tage de la nature.

» Ce ne fut point un laboureur,
 » ma chere enfant, qui vous seduisit ;
 » non, c'étoit *un Lord*, un de ceux
 » qui doivent soutenir les loix, &
 » dont le devoir est de protéger l'in-
 » nocence. Ne rougissez pas de servir
 » d'exemple à vos compagnes, de
 » leur dire que le même sort les at-
 » tend si elles ne se garantissent du
 » piege de la séduction. Partez, ma

» fille, vos larmes ont ému la pro-
 » vidence, pourquoi ne trouveroient-
 » elles pas un passage dans le cœur
 » humain ; on pardonnera vos fautes
 » en faveur de votre repentir ».

Elle m'embrassa tendrement, me témoigna du regret de me perdre, & m'assura que je trouverois dans son amitié & dans celle de son fils, des sentimens qui ne changeoient jamais.

Je tombai à ses pieds, je les arrasai de mes larmes, elle me releva & me serra contre son sein avec les transports qu'on ne trouve que dans une mère.

Je me préparois à mon départ ; *Sir Edward*, sous plusieurs prétextes, trouva moyen de le retarder ; j'avois remarqué souvent qu'il s'attendris-

loit, en me regardant, qu'il trembloit en me prenant la main, que même il avoit quelquefois de la peine à prononcer mon nom. Cependant le moment approchoit ; *Sir Edward* qui, quelques jours avant, trouvoit tant d'obstacles à mon départ, étoit alors le plus empêtré à m'éloigner de sa mère.

Lady Warbois me donna trois guinées pour ma bague que je n'avois pas eu le temps de vendre à Londres, j'acceptai, sans rougir, les secours de l'hospitalité.

Notre séparation fut tendre & douloureuse ; malgré mes refus, son fils voulut absolument m'accompagner ; il fut triste & rêveur pendant la route, sa conversation fut continuellement interrompue par ses soupirs ; nous arrivâmes à un village éloigné.

gné de trois milles de l'habitation où
j'avois laissé mes parens.

A notre approche, son chagrin pa-
rut augmenter; à chaque instant il
s'informoit si nous étions encore loin
du lieu de ma naissance, & lorsqu'il
apprit que nous étions dans le voisin-
nage, une tristesse affreuse s'empara
de lui.

Je descendis de voiture, & ne vou-
lus pas qu'il m'accompagnât dans
l'auberge où je me proposois de m'ar-
rêter, jusqu'à ce qu'il fût parti. Je le
remerciai, les larmes aux yeux; « je
» laisse au Ciel, lui dis-je, le soin de
» récompenser les obligations que je
» vous ai.

» Il faut donc nous séparer, me
» dit-il —, il le faut »; il me saisit la
main, la baissa, & s'évanouit; j'ap-
pellai

pellai du secours, les gens de l'au-
berge accoururent, on le porta dans
une chambre, je le suivis, & dès
qu'il fut mieux, ils nous laissèrent en
liberté.

« Ah! ma chere *Rosette*, écoutez-
» moi un instant, je ne puis plus garder
» le silence, & je ne puis vous dire
» adieu, sans vous apprendre la cause
» de mon chagrin; l'humanité me fit
» voler à votre secours, mais l'azmour
» me reservoit un piege cruel; je
» vous vis; l'impression subite que
» vous fites sur mon cœur ne s'en
» effacera jamais; vos malheurs, vos
» larmes, votre ingénuité, tout aug-
» menta vos charmes; c'est à mon
» amour, & non pas à ma générosité
» que vous devez les foibles services
» que je vous ai rendus; je ne veux,

L

» ni ne mérite aucune reconnois-
» sance : les obstacles que je fis naî-
» tre au moment de votre départ,
» & l'empressement que j'eus après
» pour l'accélerer, durent vous pa-
» roître une enigme; voici mes raisons.

» J'aime tendrement ma mère,
» elle vient d'arrêter mon hymen
» avec une de mes parentes; si je
» manque à la parole que je lui ai
» donnée, je la chagrinois beau-
» coup; mais j'épouserai la femme
» qu'elle m'a choisie, quoiqu'il sem-
» ble que le Ciel m'ait envoyé celle
» que mon cœur desire; pourquoi
» vous ai-je connue trop tard? Ah,
» ma chère Rosette! j'aurois tâché
» de vous faire oublier vos malheurs;
» j'aurois récompensé la vertu: je
» vais tâcher d'étouffer un amour

» malheureux ; plaignez - moi
» adieu , le Ciel vous conserve....

Il n'attendit pas ma réponse , &
monta dans sa voiture , le visage
baigné de pleurs ; la noblesse d'un
tel procédé ajouta à mon admiration :
je pleurai , & voulant tirer mon mou-
choir pour essuyer mes larmes , quelle
fut ma surprise , de voir un diamant
de grand prix , tomber de ma poche.
Mon étonnement ne m'empêcha ce-
pendant pas d'envoyer après lui , &
de lui renvoyer le diamant avec un
billet ; je lui mandai , « qu'un pré-
» sent aussi considérable ne pouvoit
» que m'humilier à ses yeux & aux
» miens , qu'il ne devoit pas attri-
» buer mon refus à l'orgueil , mais
» à la délicatesse ; j'ajoutai qu'il pou-
» voit compter sur tous les sentimens

» indépendans de l'amour , & sur-
 » tout sur celui de la reconnoissance.
 » Hélas ! Monsieur , continua-t-elle ,
 » *l'amour alors* m'étoit odieux » ; elle
 baissa les yeux & soupira.

Je m'acheminai vers le lieu de ma
 naissance , le cœur oppressé de crainte
 & de douleur. Honteuse & incertaine ,
 je m'adressai à un étranger pour m'in-
 former de ma famille ; il m'apprit....
 ah ! Dieux , je ne puis y songer sans
 frémir.... il m'apprit que mes parens
 inconsolables de la fuite de leur fille ,
 avoient quitté ce séjour.

A ce triste ressouvenir Rosette s'é-
 cria : » que ne fus-je étouffée dans
 » mon berceau » ! Le désespoir étoit
 peint dans tous ses gestes ; *Emi-
 ly* & moi tâchâmes de la calmer ;
 insensiblement elle devint plus tran-

quille. « Hélas ! continua-t-elle , je
 » n'ai pu jusqu'à présent découvrir le
 » lieu de leur retraite : le chagrin les
 » a sans doute conduits au tombeau ».

Lorsque cette fatale nouvelle m'eut
 laissé l'usage de mes sens , je m'éloignai
 du village ; de temps en temps je
 m'arrêtai pour y jeter des regards
 douloureux , mêlés cependant d'une
 forte de plaisir ; je parcourrois en ima-
 gination tous les différens endroits
 où j'avois passé des jours heureux ; je
 comptois les toits des différentes
 maisons où demeuroient les amies
 de mon enfance , je tâchois de décou-
 vrir le nôtre , mais les larmes obscur-
 cisoient ma vue , je m'écriai : ah !
 cruel , cruel *Darnley* ! je m'ensuis
 comme si j'avois été en démence , &
 ne m'arrêtai qu'à l'endroit où vous

m'avez trouvée. Je ne dédaignai pas les plus vils emplois, les erreurs de ma vie m'avoient inspiré contre moi-même le plus grand mépris : il me reste une consolation dans mes malheurs, c'est d'avoir eu assez de courage à dix-huit ans, pour m'arracher du vice ; la sincérité de mon repentir m'excusera peut - être aux yeux du monde, du moins il trouvera grâce auprès de mon Crâteur. Je ne lui demande d'autre faveur que celle de revoir mes parens, & d'expier par mes larmes les chagrins que j'ai causé à leur vieillesse. Mais peut-être ces bons parens n'existent-ils plus; c'est moi qui ai avancé la fin de leur carrière, moi, malheureuse, qui en récompense de la vie qu'ils m'ont donnée, les ai plongé dans le tombeau....

leur fille qu'ils aimoient si tendrement! qui leur fut si chere devoient - ils s'attendre qu'elle leur porteroit le coup mortel? Jugez, me dit-elle d'après ce récit, si je suis digne de vous.

Je me jettai à ses pieds, je l'affurai que je l'aimois plus que j'mais; fais-tu, *Charles*, ce qu'elle me répondit —, je veux avoir soin de votre bonheur, l'amour vous aveugle, mais la raison vous condamneroit un jour; je ne vous cache pas que je vous aime.... soyez heureux.... elle n'acheva pas, & me quitta sans attendre ma réponse. Je voulus la suivre, mais la fièvre m'avoit tellement affoibli, qu'à peine pouvois - je rester un moment debout; *Emily* suivit *Rosette*.

Lorsque je fus seul, il est impossi-

ble de vous décrire la foule de passions qui déchirerent mon cœur. J'excusai *Rosette*, je la vis la victime de la séduction & de la brutalité la plus effrenée dans l'âge de l'innocence ; je regardai son retour à la vertu, comme l'effort le plus sublime que put faire une fille dans son printemps ; je la vis s'arracher à des plaisirs dont l'attrait triomphe de l'homme le plus raisonnable. Cet effort me parut héroïque : quitter l'aisance pour embrasser un état au-dessous de la médiocrité, fut à mes yeux le triomphe le plus complet d'une ame vertueuse. Quel tableau, *mon ami*, pour un cœur sensible, le mien n'y résista pas, je rougis d'avoir nourri dans mon sein d'autres sentimens que ceux de l'honneur, & dès ce moment je me décidai à l'épouser.

Je lui écrivis la Lettre suivante.

« L'aveu que vous m'avez fait,
 » *ma chere Rosette*, & le repentir qui
 » accompagne vos fautes, vous ren-
 » dent plus respectable à mes yeux;
 » oui, vous serez ma femme; per-
 » mettez-moi cet espoir. Ne retar-
 » dez plus mon bonheur & comblez
 » les voeux de l'amant le plus tendre,
 » & de l'époux dont la confiance
 » vous assure une suite de jours heu-
 » reux ».

Voici sa réponse.

« Oui, Monsieur, je ne rougis pas
 » *de dire que je vous aime*; ce senti-
 » ment que je ne puis refuser à votre
 » tendresse, me prive cependant du
 » seul bonheur dont je me flattois

» de jouir. Heureuse indifférence !
 » pourquoi m'abandonnez-vous ? L'a-
 » mitié pouvoit seule sécher mes
 » larmes, & vous me refusez son
 » secours.

» Puis-je accepter la main de Sir
 » *Charles*, moi qui suis indigne du
 » plus abject des hommes ; non, je ne
 » veux pas abuser d'une si grande
 » foiblesse ; pour me garantir du piege
 » que me tend mon cœur, je suis
 » loin de cette retraite. Adieu, le
 » plus vertueux des hommes ; un
 » éternel silence vous dérobera le
 » lieu où le Ciel conduira mes pas ».

D'abord après la lecture de cette
 lettre, je volai à la maison du fermier,
 la crainte me donna des forces.

En entrant je trouvai toute la fa-
 mille en pleurs, *Rosette* avoit dispa-

rue. Je ne puis vous rendre tous les éloges qu'on me fit de son caractère ; & la douleur de ces bonnes gens, ils regrettroient tous la perte de l'aimable *Rosette*.

J'écoutai avec avidité jusqu'aux moindres détails, je me fis répéter plusieurs fois toutes les circonstances qui précédoient ce départ précipité ; ils me dirent, en hésitant, qu'ils lui avoient entendu prononcer plusieurs fois mon nom, que *Rosette* pleuroit amerement, enfin qu'elle avoit donné des marques de la plus vive douleur.

Concevez-vous mon trouble. Mon cœur ne garda plus de mesure, *Villars* apprit mon fatal secret, il me plaignit, & m'aida à faire des re-

cherches dans tous les villages voisins ; nous ne découvrîmes aucune trace de *Rosette*. *Villars* me donna des conseils & tâcha de calmer l'agitation de mon ame par tous les raisonnemens de la plus saine philosophie ; mais écoute-t-on ses préceptes dans un état comme le mien ? Enfin, après toutes les perquisitions imaginables, je désespérai de retrouver ma maîtresse, & m'abandonnai à la plus noire mélancolie.

Un jour que j'errois seul dans la campagne, mon cheval me conduisit à l'entrée d'un bois : l'air sombre & solitaire qui regnoit dans ce lieu analogue à la situation de mon cœur, m'engagea d'y pénétrer plus avant ; la nuit me surprit ; ne connoissant pas les routes de cette forêt, je fus long-temps

long-temps sans savoir où j'allois ; au travers des arbres , je crus voir une lumière , j'y conduis mon cheval , j'approche d'une chaumière , une voix plaintive qui en sort me fait mettre pied à terre , dans l'intention de porter du secours à la personne qui paroît en avoir besoin ; mais jugez de ma surprise , *mon ami* , j'entends prononcer le nom de *Rosette* ; — *Rosette* (d'autres portent ce nom , me dis-
sois-je) ; cependant ma curiosité redouble , une émotion dont je ne fus pas le maître , me fait approcher l'oreille près d'une petite fenêtre , j'entends distinctement ces mots proncés d'une voix foible : « Hélas ! , » la vie m'est un fardeau , je meurs avec regret , puisque j'aurois encore pu vous être utile.... pardon ,

» mes chers parens, vous con-
» noissez l'auteur de tous nos maux...
» oubliez mon offense puis-je
» vous demander une grace en mou-
» rant ».... Une voix presqu'éteinte
répondit aussi-tôt : quelle est-elle ma
fille ? — « Lorsque je n'y serai plus,
» tâchez de faire parvenir cette lettre
» à Sir Henry Lenox , à *Villars-Ab-*
» *bey* ». Mon nom, m'écriai-je ! &
aussi-tôt je vole dans la maison : quel
tableau frappa mes yeux; une femme
expirante couchée sur un grabat té-
noit un papier à la main; son visage
pâle & défait, où la mort paroissoit
avoir déjà imprimé son image gla-
çante, conservoit cependant encore
quelques restes de beauté; un vicil-
lard en pleurs la soutenoit d'un foi-
ble bras , tandis qu'il couvroit de ses

cheveux blancs une partie du visage de la mourante ; la nature, dans les larmes qu'il versoit , paroifsoit faire un dernier effort. De l'autre côté une vieille femme dont l'âge paroifsoit avoir épuisé la sensibilité , prenoit d'une main la lettre , & de l'autre tenoit celle de cette jeune personne ; ma subite apparition les étonna , ne craignez rien , leur dis - je , c'est moi qui suis ce *Lenox* , auquel la malheureuse *Rosette* daigne écrire ; à ces mots *Rosette* me regarda (car c'étoit elle , *mon ami*), elle fit un cri & s'évanouit. Nous lui portâmes promptement tous les secours possibles , elle reprit ses sens ; « prenez » pitié de mes parens , me dit-elle , « ils ont tout perdu par ma faute , » la honte de mon déshonneur les a

» chassés de leur ancienne demeure,
» la confiance en vos vertus.... j'o-
» fois dans cette lettre j'osois
» les réclamer en faveur de mes pau-
» vres parens ». Je me jettai aux
pieds du couple vénérable , & leur
dis avec transport : « oui , mes chers
» amis , ayez confiance dans celui
» qui n'aspire qu'au bonheur d'être
» votre gendre; je veux réparer les
» torts que vous a fait la fortune , je
» veux vous donner un second en-
» fant qui , d'accord avec le premier ,
» vous fera oublier vos chagrins pas-
» sés. *Machere Rosette* , lui dis-je en
» baissant tendrement ses mains , ne
» me refusez plus la grace , qui seule
» peut me rendre la vie supportable.

Elle me laissa quelques jours en
suspens ; ma présence sembloit lui

rendre la santé , & c'est depuis huit jours qu'elle consent que je l'épouse.

Nous sommes actuellement avec ses parens à *Villars-Abbey* , on y prépare mes noces , un *ami* comme vous manque à la fête ; venez , *cher Charles* , partager l'allegresse de mon cœur , venez rendre hommage à la beauté , au mérite & à la vertu. Ma femme ne pourra pas compter parmi ses aïeux des hommes illustres , mais elle y compte des citoyens utiles à l'Etat , qui pendant une longue suite d'années se sont distingués par leur probité. Je suis dans l'intention de vivre à la campagne , jusqu'à présent je n'ai vécu que pour les autres , il est temps que je songe à ma propre satisfaction. L'étude de la nature suppléera dans ma retraite , aux conver-

sations insipides, ou une complaisance servile cache sous les dehors de la politesse la fausseté & l'ennui. Ma femme sentirà mieux l'importance de ses devoirs, & lorsqu'elle sera mère, elle-même se chargera de l'éducation de ses enfans, l'exemple du grand monde ne la fera pas rougir des soins qu'elle prendra de son mari, & son cœur ne s'occupera que de lui ; enfin, *mon cher Charles*, j'espere d'être heureux.

Cependant oserai-je convenir d'une foiblesse, il y a des momens où le préjugé s'empare de ma raison, il me semble entendre les murmures des *habitans du quartier Saint-James* (1), s'écrier : *quelle folie ! épouser une villageoise !* Mais que me font

(1) C'est le quartier de la Cour.

leurs clamours? Je ne rougis pas de remettre l'innocence égarée dans le sentier de la vertu, je ne rougirai jamais d'une action que mon cœur & ma raison approuvent; je sens que mon bonheur en dépend. Adieu, mon ami, si vous m'aprouvez, vous y mettrez le comble.

*Réponse de CHARLES NEWBURGH,
Ecuyer, à SIR EDWARD LENOX,
à Villars-Abbey.*

Epousez Rosette, mon ami, faites ce que tout autre homme, supérieur à l'homme vulgaire, feroit à votre place. Son repentir la rend digne de votre main, elle vous aime, que vous faut-il de plus pour être heureux; vous voulez cacher votre femme & ses parens dans le fond d'une cam-

pagne ? Gardez-vous-en bien, vous feriez croire dans le monde que vous rougissez de votre choix. Venez, au contraire, à *Londres*, braver le préjugé, déployez-y toutes les qualités admirables de votre ame élevée, venez apprendre aux hommes combien vous méprisez les préjugés ordinaires de l'ignorance & de l'orgueil. Vous ne concevez peut-être pas, *mon cher Henry*, toute l'étendue du service que vous rendez à l'humanité? Vous remettez dans son vrai jour le mérite devenu la victime de l'imposture; vous rendez sa première dignité à un être humilié par le vice triomphant; vous faites plus, mon ami: par cet effort généreux, vous rappellerez à la vertu bien des jeunes personnes, qu'une première faute pourroit jeter dans le dé-

couragement ; vous les convaincrez
qu'un repentir sincère peut encore
effacer la tache qu'elles ont faite à
leur innocence , & qu'il n'y a qu'une
rechute qui les rendroit véritable-
ment méprisables.

Dépêchez - vous donc , *mon ami* ,
d'achever l'ouvrage que vous avez
commencé , & soyez convaincu de
l'estime parfaite qu'ajoutera cette
action à l'amitié qui me lie à vous
pour *la vie* .

P. S. Votre mariage commence à
faire du bruit à *Londres* , les gens
raisonnables n'ont pas la force de
vous *juger* d'après leurs propres sen-
timens ; les insensés vous blâment ,
venez confondre les uns & les autres .
Lord Rusport dit hautement dans tous

les cercles, qu'il donneroit mille de ces femmes qu'on nomme par *habitude*, *honnêtes*, pour une *Roseite*, tellement il est persuadé qu'elle mérite votre estime. Adieu, mon cher *Henry*, je brûle d'impatience de vous embrasser, & de faire connoissance avec votre digne épouse.

Il est à défirer que l'exemple de *Roseite* ramene les cœurs égarés par les pieges que nous tend souvent le vice ; mais il est plus à souhaiter encore qu'ils n'aient jamais besoin d'une telle leçon.

Fin de la seconde Partie.



